



Traversées

TRIMESTRIEL N° 66 - SEPTEMBRE 2012



Photo : © Françoise Lison-Leroy

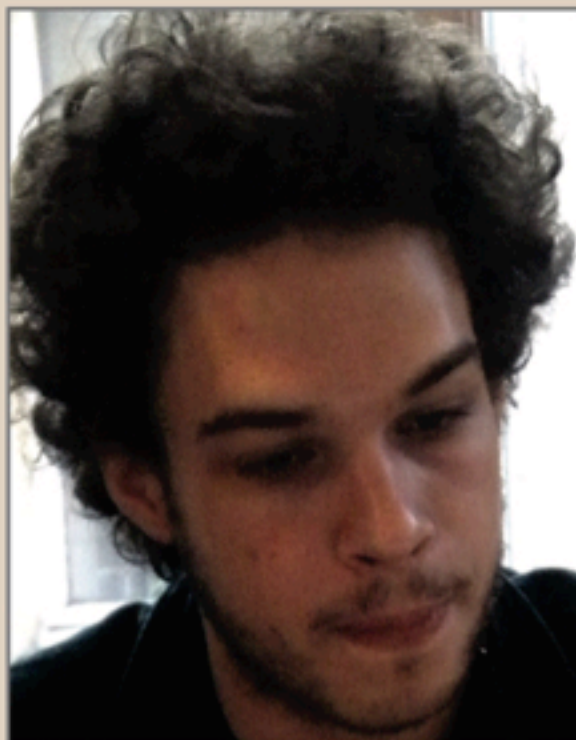


Photo : © Nadine Doyen



Photo : © Nadine Doyen

Colette NYS-MAZURE
Valentine GOBY
Arthur DREYFUS

et tant d'autres ...

Prix de la
Presse poétique
Paris
2012



Éditorial

EDITORIAL (À QUATRE MAINS)

Hugo Pratt a affirmé que « Sans curiosité, on meurt », c'est pourquoi nous avons choisi de vous orienter vers trois nouveaux auteurs.

Tout d'abord Colette Nys-Mazure, une façon de continuer de mettre à l'honneur la littérature belge, (pour rappel, le numéro précédent fut consacré à Alain Bertrand) à l'instar du festival « Étonnants voyageurs » de Saint-Malo.

L'échappée suivante, vous la ferez en compagnie de Valentine Goby, qui nous fait partager son attirance pour la littérature, la musique, les paysages nordiques.

Arthur Dreyfus, depuis qu'il a pris la plume, surfe sur la vague du succès. S'enrichir grâce à ses lectures est un viatique que nous vous recommandons vivement.

D'ailleurs, Sylvain Tesson considère que: « Ne pas être cultivé est une paresse, une impolitesse à l'égard de ce qui fut. Être cultivé est le plus sûr moyen de n'être jamais seul ». Découvrez sans plus tarder ces trois voix au cours de leurs interviews.

Joël Bastard, Anne-Lise Blanchard, Xavier Bordes, Salah Boudebouze (Algérie), Francis Boumda (Cameroun), Caroline Callant, Eric Chassefière, Frédéric Chef, Maxime Coton, Oslo Deauville, Jacques Degeye, Jacques Demaude, Bruno Geneste, Eric Godichaud, Marc Imberechts, Olivier Le Lohé, Philippe Leuckx, Claude Lueziar, Corinne Pluchard, Michel Rebetez, André Schmitz et leurs remarquables poèmes, très beaux et très forts ; Claude Bolduc (Québec), Marie-Claude Bourjon (Québec), Emmanuelle Ménard, Charline Quarré nous invitent à découvrir des nouvelles ô combien plaisantes.

À noter dans vos agendas ! Une soirée s'organisera autour de moments conviviaux de lectures consacrés à 13 auteurs de Traversées. Ce sont les très belles caves de l'Hôtel de Ville de Virton (Belgique) qui nous accueilleront le vendredi 26 octobre 2012 à partir de 18 heures. Invitation à toutes et à tous.

Nous nous permettons de vous signaler aussi qu'il ne nous est plus possible de reprendre les recensions sur la revue papier, car

- dès qu'un numéro sort de presse, les deux suivants sont déjà complets et la note de lecture reçue attend au moins neuf mois avant de paraître, ce qui fait trop long !
- de plus en plus de recensions m'arrivent et je pense qu'il faut uniformiser et contenir au mieux les contributeurs;
- dorénavant, toutes les recensions reçues seront publiées sur le site de la revue, ce qui donnera une dimension plus rapide en matière de parution.

Bises et amitiés,

NADINE ET PATRICE



Colette Nys-Mazure

MIEUX CONNAÎTRE COLETTE NYS- MAZURE(1)

L'INÉDIT DE COLETTE NYS-MAZURE

De l'amour à la mort

le même or

la même moue

Tu mords la vie à longues dents

Tu tords le temps sous tes envies

Lorsque tu dors

tu la défies

ta mort la mordorée

1) Prix Charles Plisnier ; Prix de poésie pour la Jeunesse du Ministère de l'Éducation nationale de la Jeunesse et des Sports, Maison de Poésie, Paris ; Prix Max Pol Fouchet de poésie ; Prix de la ville du Touquet ; Grand Prix du Centenaire de l'Association des Écrivains Belges ; Prix Gauchez Philippot de la nouvelle...

Colette Nys-Mazure par Françoise Lison-Leroy(2)

ELLE DE JOUR

Elle, c'est l'aube qui la mobilise, la première lueur. « Le commencement du commencement », disait l'autre Colette, prénom Sidonie-Gabrielle.

Elle, on la croise côté soleil. Elle prend l'ombre à témoin : oui, la vie se joue en blanches et noires notes. Oui, l'arc-en-ciel est le délicieux fruit du contraste. Et la nuit se peuple de loupiotes.

Du poème au roman, à tous les claviers de la transmission, Colette Nys-Mazure confie au lecteur le regard qu'elle porte sur les gens et sur la planète qui les garde debout, aujourd'hui. Celle qui souhaite, contre vents et marées, « Célébrer les silences et leur ouvrir les ailes », est avant tout l'amante singulière des jours qui nous sont comptés et nous livrent, souvent à notre insu, la poésie des instants.

Elle, elle la met en page.

COLETTE NYS-MAZURE RÉAGIT AUX MOTS (EN GRAS) EXTRAITS DE LA PRÉFACE DE SON RECUEIL : L'EAU À LA BOUCHE, POÉSIE, MA SAISON (DESCLÉE DE BROUWER, « LITTÉRATURE OUVERTE »).

Qu'est-ce qu'un poème dans la marche du monde ? Peut-on encore écrire des poèmes après les horreurs des camps d'extermination et les génocides ? Interrogations légitimes. Chaque homme qui naît recommence l'histoire et la poésie, comme toute forme de l'art, accompagne, éclaire, soutient son existence tout en creusant le mystère de l'être au monde. Hölderlin nous invite à « habiter poétiquement le monde ». Comme nous en avons besoin dans cet univers mécanisé, robotisé, informatisé à outrance ! Cultiver la gratuité, la beauté avec ce matériau qui appartient à tous : les mots de la langue. Faire sien le quotidien et le transfigurer. Je crois aux mots d'enfance et de l'imaginaire qui permettent de tendre une main.

Écrire, lire la poésie accroît la liberté et donc la joie.

La poésie est tout sauf un luxe. En parler sans jargon, avec des mots simples, afin de la rendre au grand public. Substantielle, elle aide à vivre et celui qui l'écrit et ceux qui la lisent. Apprendre par cœur et par corps ces poèmes en prose, en vers libres ou réguliers, se les redire ici et là, à voix haute, à voix intime, en marchant à travers bois, sur une plage ou dans une salle d'attente, quel plaisir sans ombre !

Janvier 2011

Colette Nys-Mazure réagit aux mots (en gras)

EXTRAITS DE LA PRÉFACE DE SON RECUEIL : L'EAU À LA BOUCHE, POÉSIE, MA SAISON (DESCLÉE DE BROUWER, « LITTÉRATURE OUVERTE »).

Qu'est-ce qu'un **poème** dans la marche du monde ? Peut-on encore écrire des poèmes après les horreurs des camps d'extermination et les génocides ? Interrogations légitimes. Chaque homme qui naît recommence l'**histoire** et la poésie, comme toute forme de l'**art**, accompagne, éclaire, soutient son existence tout en creusant le mystère de l'être au monde. Hölderlin nous invite à « habiter poétiquement le monde ». Comme nous en avons besoin dans cet univers mécanisé, robotisé, informatisé à outrance ! Cultiver la gratuité, la **beauté** avec ce matériau qui appartient à tous : les **mots** de la langue. Faire sien le quotidien et le transfigurer. Je crois aux mots d'**enfance** et de l'**imaginaire** qui permettent de tendre une main.

Écrire, **lire la poésie** accroît la **liberté** et donc la **joie**.

La poésie est tout sauf un luxe. En parler sans jargon, avec des mots simples, afin de la rendre au grand public. Substantielle, elle aide à vivre et celui qui l'écrit et ceux qui la lisent. Apprendre par cœur et par corps ces poèmes en prose, en vers libres ou réguliers, se les redire ici et là, à voix haute, à voix intime, en marchant à travers bois, sur une plage ou dans une salle d'attente, quel plaisir sans ombre !

Janvier 2011

Colette Nys-Mazure se dévoile au hasard de ces mots qui lui sont imposés.

Poème : mots vécus, écrits, dits, chantés en partage.

Moyen d'enchanter le monde et parfois de nous aider à déchanter, comme le suggérait Claude Roy.

L'histoire, celle de chacun et celle de la communauté humaine. L'histoire de la poésie, quant à elle, se déroule à travers courants et contre-courants, excès, équilibre fragile, aventure au sens plein du mot. Villon et Rimbaud ; Michaux et Reverdy ; Marie Noël et Roubaud ; Tranströmer et Rilke ; Garcia Lorca et Yourcenar...

L'art de vivre, d'aimer et de le dire. Créer, composer des œuvres aussi bien musicales que picturales, littéraires... nous permet d'habiter l'invisible autant que le visible, de communier à la condition de tous en la transcendant.

La beauté qui nous arrache au glauque sans jamais renier aucun aspect de la condition humaine enracinée dans la boue. La beauté célèbre donne des ailes, transfigure et suscite une joie à partager.

Les mots appris sur les lèvres de notre maman avec les enfants de l'école, enrichis par les lectures, les dictionnaires, soumis à des évolutions, ajustés au plus près. Je crois aux mots d'enfance.

L'enfance qui toujours nous blesse et nous berce, nous taraude et nous embaume.

Pays jamais épuisé où ont pris corps nos désirs, nos émerveillements et nos cruautés.

L'imaginaire : dans ce monde qui tend à réduire et formater, la poésie offre un espace de liberté, essentiel, vital.

Lire la poésie des autres en français et en traduction comme en d'autres langues pour recevoir, rencontrer, enrichir notre imaginaire, élargir nos champs fraternels.

La liberté : ce sont les poètes qu'enferment les dictatures car ils incarnent la liberté de penser et d'être.

La joie inhérente à la création, à la vie vécue en plénitude, au partage.

Un partage que **Colette Nys-Mazure** effectue avec beaucoup de générosité.

Les lectures de Colette Nys-Mazure par Nadine Doyen

Nadine Doyen : J'avais été émerveillée par votre ouvrage d'art *Célébration de la lecture*, aux éditions de *La renaissance du livre*, un hymne à la lecture en tableaux de maîtres. Quels tableaux ont votre préférence ?

Colette Nys-Mazure : Il y en a tellement qu'il m'est difficile de choisir. Néanmoins j'aime particulièrement le tableau russe en couverture montrant la jeune fille lisant dans l'embrasement de la fenêtre de Léonid et Olga Tikhomirov, celui de Sir John Lavery : « Jeune fille en robe rouge lisant au bord d'une piscine » (page 12). « L'étrangeté du Sans titre » d'Irène Müller (page 15). « Au café » de Foujita (page 85). « Les Enfants » de Pierre Bonnard (page 32). « La lecture de la lettre » de Pablo Picasso (page 68).

Récemment vous avez eu un coup de foudre pour un tableau exposé au Musée de Douai. Pourriez-vous expliquer ce que représente cette toile et ce qui vous a touchée ?

Il s'agit du « Reniement de Saint Pierre » : Pierre, disciple du Christ, interpellé par une servante dans la cour, prétend ne pas connaître Jésus interrogé dans la salle proche. Il renie donc le maître dont il connaît l'amour sans condition.

J'ai été impressionnée par le jeu entre les mains de Pierre et de la servante : tout se joue dans cet espace libre au cœur du tableau sobre à la manière du Caravage qui met en scène une séquence évangélique, mais rejoint l'expérience de chaque être humain.

Que pensez vous de cette assertion de Rolande Causse : « Qui lit petit, lit toute sa vie? »

C'est le plus souvent vrai, mais j'observe que, parmi mes enfants, un rétif à la lecture dans son enfance et son adolescence est devenu un vrai lecteur à l'âge adulte. Rien n'est jamais perdu. Le coup de foudre pour un livre peut surgir plus tard dans la vie, à la faveur d'une rencontre, d'une maladie...

Quelles femmes de lettres ont été marquantes pour vous ?

Je trouve l'expression « femmes de lettres » amusante, désuète.

Il y en a pas mal, telles : Simone de Beauvoir, Virginia Woolf, Joyce Carol Oates, Anne Philippe, Andrée Chedid, Geneviève Serreau, Marguerite Yourcenar, Nancy Huston, Doris Lessing, Colette, Marie Noël...

Quel est le livre... qui suscita votre premier choc littéraire ?

« Les chansons et les heures » de Marie Noël.

... que vous gardez sur votre table de chevet, en cas d'insomnie ?

« Notes intimes » de Marie Noël.

... qui vous a le plus fait rire ?

« Fifi brin d'acier » d'Astrid Lindgreen.

« L'élégance du Hérisson » de Muriel Barbery.

Y-a-t-il un livre que vous n'avez jamais terminé ?

« Le peintre des batailles » d'Arturo Perez-Reverte.

... que vous ne lirez jamais ?

Houellebecq et Beigbeder (trop de publicité et de complaisance dans le glauque).

Entrez vous facilement en empathie avec les protagonistes d'un roman ?

Oui aisément.

Quel héros ou quelle héroïne auriez-vous souhaité être ?

Le pasteur de « Jusqu'à l'aube » d'Albrecht Goës, la femme qui écoute au cœur du roman d'Anne Philippe, « Ici, Là-bas, Ailleurs ».

Quel écrivain rêveriez-vous de rencontrer ?

Le Clézio.

Que pensez-vous de la citation de Cioran : « Le livre est l'ami des heures difficiles » ?

Je le vis régulièrement.

Quel livre vous a justement apporté du réconfort ?

Le journal de Claude Roy ou celui d'Henry Bauchau.

Quels sont vos lectures du moment ?

« Les heures silencieuses » de Gaëlle Josse (éditions Autrement).

« Les heures souterraines » de Delphine de Vigan.

L'œuvre complète du poète suédois Tomas Tranströmer, prix Nobel de littérature 2011.

« Les chutes » de Joyce Carol Oates.

« Une femme à Berlin » (anonyme, en folio).

« Tourner la page » de Lytta Basset

Privilégiez-vous un genre particulier ?

La poésie, le roman et l'essai, ainsi que le livre de jeunesse et le policier.

Pouvez-vous lire plusieurs livres à la fois ?

J'en lis toujours cinq au moins en même temps : un poche pour les déplacements, des poèmes, deux romans, un essai.

Que pensez-vous des adaptations à l'écran d'une œuvre ?

Elles sont parfois très réussies, au même titre que les différentes interprétations et mises en scènes de pièces de théâtre. Exemples : « La mort à Venise », « Thérèse Desqueyroux », « No et moi ».

Quels sont vos classiques préférés ?

Villon, Rabelais, Racine, Mauriac, Apollinaire, Rimbaud, Verlaine, Baudelaire, Reverdy, Follain.

Quel est votre endroit idéal pour lire ?

Le train ou étendue dans un canapé.

Avez-vous testé le livre électronique ?

J'ai observé dans une gare un lecteur électronique passionné et j'y viendrai sans doute pour alléger.

À quoi ressemble votre bibliothèque ?

Laquelle? Il y en a une dans chaque pièce de la maison, sauf aux toilettes.

Comme je prête souvent et beaucoup, elles sont souvent en désordre : je n'ai pas le temps de remettre les livres rendus dans les rayons ; pas plus que tous les livres que j'achète et reçois.

Une fois l'an, je fais le vide, je range et je donne cinq caisses à des associations.

Voir aux murs les centaines de livres amis me reconforte à toute heure du jour et de la nuit.

Lorsque j'étais jeune femme déplacée à Liège dans un garni, j'ai emporté des livres pour supporter la banalité des lieux.



Valentine Goby

MIEUX CONNAÎTRE VALENTINE GOBY (3) MÉDUSES PAR VALENTINE GOBY

L'appareil photo autour du cou, je les regarde errer derrière la cataracte qui voile leurs cerveaux. Douze ans, parfois moins, ils ont l'œil vitreux des vieux, ils ont vécu, c'est-à-dire assez souffert, ne veulent plus voir ni être vus. Autour de leurs bouches les sacs plastiques gonflent, ronds, laiteux dans la lumière des phares, les halos des lampadaires, puis se rétractent, vides, réduits à une peau qu'un coup d'ongle suffirait à percer comme les mauvais préservatifs qu'on leur glisse dans la main, une fois la pochette déchirée d'un coup de dents et recrachée par terre, pour qu'ils la déroulent sur le sexe en érection d'un homme dont ils ont déjà oublié le visage, passant, chauffeur de taxi, client d'un hôtel, d'ici ou d'ailleurs un sexe en latex couleur blanc d'œuf collé au visage. Les sacs enflent, et en même temps les logos de grandes marques de jeans, de soda, de burgers en grosses lettres rouges imprimées dessus, pleins de l'air de leurs poumons malades, mélange de CO₂ et de colle à chaussure ; les sacs fanent, se froissent, et les visages réapparaissent jusqu'à ce que gonfle à nouveau la bulle translucide, inspire, expire, jeu de cache-cache, c'est la figure de l'enfant ou la poche d'air, elle épanouit, se résorbe, telles les méduses de mon enfance – non les coupoles flasques, rosacées rejetées sur plages du midi qu'on taquinait du bout d'un bâton et qui finissaient par nous brûler les jambes jusqu'à ce qu'on se pisse dessus, mais les formes graciles issues des abysses, les globes de verre aux longs rubans ondulés, gelées brillantes, pulpes couleur litchi, corolles diamantées sur fond de ténèbres qu'on regardait, la bave au

coin des lèvres, s'épanouir et se contracter par dizaines dans l'eau violette, en silence, le front contre la vitre de l'aquarium.

Ils marchent le long des rambardes métalliques sur les routes de Manille, dans l'obscurité relative, vagues silhouettes englouties par les zones d'ombres entre les lampadaires orange, recrachés, ravalés par la lumière puis par la nuit, recrachés, avalés, d'un lampadaire à l'autre, d'une bouffée de colle à l'autre, leurs t-shirts clairs informes, les pupilles dilatées, les yeux en sang. Au bout d'un moment ils ne voient rien; ne sentent rien, les pieds pleins de crevasses, de champignons, des croûtes aux genoux, le sida au ventre ; ni faim, ni soif, ni sommeil, ni les coups, ni la mort, ils flottent, regardent, dans leurs aubes virginales de coton XL, la méduse visée aux lèvres, provisoirement colmatés par la colle. Ils sont des stases, c'est presque l'état idéal. Et quand l'effet s'estompe, leur cerveau, leur cerveau se disloque et leur corps se déchire, à l'intérieur, poumons, estomac, bronches, muscles, réseaux de nerfs à vif lentement sciés par le poison. Alors, ils pourraient tuer ceux qui les ont mis là, au monde – ce que c'est que le monde, il faut être à la hauteur de leurs figures d'enfants pour l'imaginer un peu – sauf qu'ils ont fichu le camp depuis longtemps, ceux qui les y ont mis, ou bien c'est eux, les enfants, qui ont décampé, ils ne savent plus qui a fait quoi, ne savent plus rien, quelqu'un est parti en tout cas, il ne reste que Dieu et la Sainte Vierge. Dieu et la Sainte Vierge habitent dans la colle. De la colle naît de radieuses apparitions, des rayons font plisser les yeux autour de leurs couronnes et Marie a des habits blanc et bleu très soyeux pour te tenir au chaud, enveloppé. Au chaud, dans la colle et la robe de ta mère.

**Éditions Jérôme Millon (Grenoble), Dessins de Fx Goby. Marie-Claude Carrara et Jérôme Million
3, place Vaucanson
F-38000 Grenoble**

3. Prix Méditerranée des Jeunes; Prix Palissy, Prix René Fallet; Prix de la Fondation Hachette; Prix de l'Ouest; Prix de Deauville; finaliste du Goncourt des Lycéens, du prix des lectrices de Elle, de l'Académie Française; Prix Lire en poche de Gradignan...

Valentine Goby par Arthur Dreyfus, homme de radio

COMPTE RENDU DE L'ENTRETIEN DU 15 OCTOBRE 2011, DANS LE CADRE DE L'ÉMISSION CHANTONS SOUS LA NUIT (FRANCE INTER), DONT LE PRINCIPE EST DE MONTRER LE RAPPORT À LA MUSIQUE DE L'INVITÉE : VALENTINE GOBY.

Arthur Dreyfus présente Valentine Goby comme l'une de nos romancières qui compte aujourd'hui. Il ajoute que ceux qui ont lu ses livres s'en souviennent car aucun ne laisse indemne. Il s'étonne de cette douceur qui transparaît sur son visage, très souriant à l'opposé de ce que l'on retrouve dans ce qu'elle écrit.

Il revient sur son parcours : après ses études à Sciences Po, Valentine Goby s'engage dans l'humanitaire (Hanoï, Manille). De ces séjours, elle engrange une multitude d'images, terreau pour ses livres. Comme *Méduses* (aux éditions Jérôme Millon (4)), illustré par son frère (François), talentueux graphiste, essai qui raconte son expérience dans le cadre d'un projet d'écriture.

Il commente quelques romans, admiratif de voir à son actif 20 ouvrages en 10 ans.

La note sensible (2002, aux éditions Gallimard, Folio n°4029).

Récit adoré des lecteurs, de la critique, qui relate l'éveil à l'amour et à la vie d'une jeune femme qui monte à Paris.

L'échappée (2007, aux éditions Gallimard, Folio n°4776).

4. Marie-Claude Carraraet Jérôme Million, 3, place Vaucanson à F-38000 GRENOBLE

Le portrait d'une femme tonduë à la libération pour avoir couché avec un Allemand.

Des corps en silence (2010, aux éditions Gallimard).

Récits croisés de deux femmes qui luttent à leur manière contre la fin du désir, à des époques différentes.

Arthur Dreyfus insiste sur le fait que Valentine Goby n'écrit comme personne, comme aucun homme sur la condition de la femme, sur l'être femme.

Il confie avoir peu souvent cette impression de se « transsexualiser » en la lisant, du moins de percer la femme, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

Les thèmes de la maternité, du désir, du corps de la femme dans la société et dans le monde, tout est étudié et dit avec rigueur et une brutalité déconcertante.

Le septième roman, *Banquises* (2011, Albin Michel), se passe au Groenland. (voir sur le blog dans « Les chroniques de Nadine Doyen »).

Après ce rapide aperçu, Arthur Dreyfus aborde l'influence de la musique.

Valentine Goby dit avoir un patrimoine musical, une mémoire jubilatoire, un lien viscéral, héritage qui se transmet de mère en fille. Ayant dansé avec sa mère sur la musique d'Anita Ward et dansant avec sa fille sur d'autres musiques.

Sa mère lui a légué cette joie de la musique physique, celle qui vous lève le matin.

Valentine Goby se définit comme une mélomane, très poreuse. Elle aurait aimé avoir un talent pour la composition musicale. Elle se contente de faire de la musique avec les mots. La musique a ce côté extraordinaire de permettre de faire entrer en lien des gens extrêmement différents. Elle traverse la chair, les muscles, les nerfs. Elle abolit les frontières, elle se colle à la mémoire.

Un roman est pour elle un assemblage de tempo et de sons, comme la musique est de la sonorité et du rythme.

Pourquoi ce choix du Groenland pour ce 7ème roman, l'interroge Arthur Dreyfus, avançant l'idée que son monde ne serait pas assez inspirant. Valentine Goby explique qu'elle part d'une question quand elle écrit.

Elle voulait explorer la façon dont une disparition affecte, les conséquences effroyables sur les éléments d'une famille. En même temps elle se disait : « *Est-ce différent d'observer la disparition d'un être et l'effacement de la terre ? ou est-ce comparable ? La douleur est-elle la même ?* » Pour écrire, elle a besoin de voir.

Arthur Dreyfus fait allusion au douanier Rousseau qui n'était jamais allé dans les paysages qu'il avait peints. Valentine rappelle qu'elle écrit avec son corps, qu'elle a besoin de l'expérience physique. Si tout d'abord le Groenland fut une terre symbolique, un territoire imaginaire, d'effacement, il est devenu une géographie très concrète. Ayant décidé de vérifier l'hypothèse que l'on peut sentir physiquement ce qu'est l'engloutissement, elle est allée six semaines sur la banquise avec des pêcheurs.

Valentine Goby se dit sensible à la musique d'Agnès Obel (danoise) propice à la méditation et justifie son goût pour la musique de Satie (*Gymnopédies*) pour le côté dépouillé, éthéré de ses pièces, ce qui caractérise son style d'écriture.

Elle précise que la musique de Satie est très importante pour *L'échappée* en raison de cette plage immense de mélancolie sur laquelle évolue cette jeune fille amoureuse d'un soldat allemand. Car à partir de cette musique elle dessine un paysage imaginaire. Pour Valentine Goby, la musique crée des images très fortes ; plus elle est dépouillée, plus elle génère de l'image.

Tout son travail d'écriture, pour parvenir à quelque chose de sobre, implique du dépouillement, de l'élagage. Ce qu'elle aime dans l'écriture, c'est qu'elle ne remplace ni le son, ni les images. Elle laisse le lecteur être créateur à son tour. Elle se considère en co-écriture avec le lecteur, lui donnant les outils pour créer du visuel, du son, de la matière. Satie le fait très bien dans ses compositions, ajoute-t-elle.

Arthur Dreyfus cite Valentine Goby, la fille du Sud, à propos des musiques qui la touchent : « *C'est chaud , c'est glacial. C'est le Nord d'où je reviens avec mon corps et mon livre et avec un livre. J'ai besoin du Nord. Le Nord, c'est un processus* ».

Faisant allusion à cette légende (dans *Banquises*) de Krivittoq, personne se retirant du monde, Arthur Dreyfus se fait inquisiteur et cherche à savoir si Valentine Goby a parfois envie de se retirer du monde.

Pour elle, la période d'écriture est une manière d'être dans le monde d'une façon invisible. Elle a l'impression de le toucher, mais en retrait, car cela nécessite du silence et de la distance, si l'on veut voir apparaître les images. L'art a besoin de repli. Elle pense que c'est la raison pour laquelle elle aime Glenn Gould, l'homme de retrait.

Arthur Dreyfus se montre inquiet, comme si son invitée pouvait s'effondrer.

Valentine Goby réagit en faisant sentir que parler de musique, pour elle, est toucher à l'intime. La musique étant liée à des événements très personnels. Elle confie que ces femmes⁽⁵⁾ portent une énergie asexuée, leur voix a une puissance universelle qui la fait vibrer.

Si Beethoven bénéficiait d'une rente, Valentine Goby ne vit pas de son écriture, elle a un métier par ailleurs. Que représente le livre pour elle ? L'aboutissement d'un long processus, parfois jubilatoire, parfois douloureux. L'écriture emmène aux extrêmes des émotions.

Comme son héroïne Lisa de *Banquises*, qui voit ces piles de livres avec son nom dessus, Valentine Goby reconnaît que c'est rassurant de voir son livre. C'est une façon de se regarder soi, une forme de dédoublement. C'est l'assurance que l'on a un corps. On ne le sent pas mais on le voit.

Arthur Dreyfus remonte à Vivaldi qui préférait composer les arias pour les bons personnages. Passerelle toute trouvée pour sonder Valentine Goby : quels personnages aime-t-elle écrire ? Les bons ou les mauvais ? Pour elle, les bons personnages n'ont aucun intérêt. Il faut chercher où sont les failles, les fragilités.

L'interview se termine par la chanson « *What a wonderful world* » de Louis Armstrong, dont Valentine Goby aime la philosophie véhiculée. Elle explicite ainsi sa pensée :

« Ce qui compte c'est le regard, savoir regarder les choses minuscules, comme un sourire, des oiseaux qui chantent. C'est un peu naïf comme transcription. Disons plutôt que cette chanson en apparence légère est un manifeste de vie auquel j'adhère. Le monde est laid, violent, Armstrong chante en 1968, alors que la guerre du Vietnam fait rage, que le monde occidental est secoué par une crise sans précédent et que l'alternative du communisme est remise en question par les révolutions à l'est. »

Et pourtant il parle d'un monde merveilleux : tout est dans le regard, tout est dans l'échelle. La joie, en effet, est un parti pris ».

Le bonheur, cette partie solaire de l'existence, Valentine Goby a envie de le vivre, pas de l'écrire. Arthur Dreyfus nous en parle dans *Le livre qui rend heureux !* A ne pas lire en cas de *BONHEUR* (Flammarion).

Avec l'aimable autorisation des deux auteurs : Arthur Dreyfus et Valentine Goby, que je remercie
infiniment.

5. Playlist : Camille ; Keren Ann ; Anita Ward ; Amy Winehouse...

Valentine Goby et ses séjours à l'étranger

Nadine Doyen : Pour écrire *Banquises*, vous avez séjourné au Groenland. Combien de temps êtes vous restée ? A quelle saison ? Les conditions climatiques étaient-elles aussi rudes que dans votre roman ?

Valentine Goby : Je suis partie au Groenland en avril-mai 2010, à 650 km au Nord du cercle Polaire, dans un village appelé Uummannaq, où j'ai passé la majeure partie des cinq semaines de mon séjour, entourée de 1100 pêcheurs, de banquise et de 5000 chiens.

Je suis partie avec l'idée de valider une hypothèse fondamentale pour l'écriture de mon roman *Banquises* : l'engloutissement d'un territoire est aussi violent pour ceux qui y vivent que la perte d'un enfant pour sa famille, obligeant à vivre avec une béance jamais fermée, un manque, une absence qui finit par tenir lieu d'identité. L'effacement du monde physique comme écho à la disparition d'un être aimé dans une petite cellule familiale. J'imaginai un univers radical, certainement sans comparaison avec le grand blanc romantique divulgué par les agences de voyages. J'ai constaté que mes intuitions étaient dépassées par le réel. Ce que j'ai vu était inimaginable pour moi en dépit des documentaires, des photographies, des reportages, de toute la documentation consultée auparavant, et les conséquences humaines d'une radicalité difficile à supporter. D'ailleurs, ce voyage a été à la fois très émouvant et très douloureux.

Aviez-vous appris quelques rudiments de la langue ? Était-il facile de communiquer ?

Non, c'est justement le pari, de communiquer sans langue commune. Je n'avais matériellement pas le temps d'apprendre une langue aussi complexe que le Groen-

landais, même de façon rudimentaire. Je ne parle pas non plus le danois, une langue utilisée par une partie de la population dans ses contacts officiels. Et eux ne parlaient pas anglais, sauf exception. Le corps a donc été au centre de la communication, par voie d'observation et d'imitation, ce qui est au fond notre langue primitive, animale. C'était très beau et aussi très frustrant par moment, de ne pas pouvoir poser de questions et de ne pas obtenir de réponse précise. J'ai du coup aussi appris à vivre le silence. Un silence qui là-bas est habité, un lieu à partager avec ceux qu'on aime, des heures durant, quand pour moi, en France, il est surtout une source de gêne, d'embarras, d'ennui. Toutes ces expériences sont la matière de mon livre.

Vous avez participé au festival des Boréales à Caen en novembre 2011. La romancière norvégienne Herbjørg Wassamo, que vous citez dans votre roman était présente. Pourriez-vous la présenter ? Et expliquer ce qui vous séduit dans ses romans ? Quels autres auteurs nordiques auriez-vous envie de recommander ?

Herbjørg Wassmo est une écrivain norvégienne majeure ; si elle était américaine elle serait nobélisable comme l'a été Toni Morrison.

Voici un petit article que j'avais rédigé sur Herbjørg Wassmo, m'adressant à elle, pour la revue Décapages (6) en 2007 :

« Je prononce votre nom, il suffit à évoquer l'idée d'une petit île au-delà du cercle polaire, où vous vivez je crois, et le froid, le vent aiguisé aux pierres. Un nom minéral, plein de troncs couchés, nus, secs, tordus, et d'hommes découpés à la même matière. J'aime que vous croyiez que les lieux façonnent les hommes, qu'ils leur ressemblent.

D'abord j'ai lu Le livre de Dina, agacée par le papier rose des éditions Gaïa ; il aurait fallu des pages bleu métal, grises, vert coupant, glaciales au toucher, brûlantes comme après qu'on a pressé la neige entre ses doigts. Votre syntaxe, vocabulaire, ponctuation héritent des paysages où vous êtes ancrée, minimalistes, une écriture au couteau de survie, qui ne triche pas. Puis j'ai lu tous vos romans. J'ai aimé leur violence, leur sauvagerie, comment Dina chevauche, pêche, tue, aime, fume, joue du violoncelle les cuisses écartées, comment elle transgresse l'idée du féminin, boit quand elle a soif et mange quand elle a faim, et crie dans la colère. J'ai lu vos

titres - Les limons vides, Les vivants aussi, Mon bien aimé est à moi, La véranda aveugle... - comme votre nom, éprouvant leur rugosité et la douleur secrète qu'ils infligent. J'ai su placer Bergen, Tromso, les îles Lofoten sur une carte, et je n'ai pas osé m'y rendre, de peur de saccager leur image intérieure.

Herbjorg Wassmo, vos mots traversent tout le corps, le blessent, l'incendient, j'ai lu un à un vos livres avec le sentiment d'explorer chaque fois un morceau de chair inconnue, de votre corps littéraire. Vous êtes vivante, il vous reste des livres à écrire. Je me réjouis de vos soixante-dix ans, d'attendre vos romans avec l'impatience, qui est, je l'ai écrit déjà ailleurs, l'autre nom de l'amour. »

Beaucoup d'auteurs du Nord ont des écritures marquées par le territoire, la minéralité, la rugosité du climat, mais je me contenterai de recommander la québécoise Anne Hébert pour son chef d'œuvre *Les fous de Bassan*, une pure joie littéraire où le scénario, les descriptions magistrales, la structure interne du roman, la finesse d'analyse psychologique et la plume superbement incisive sont un ravissement de chaque instant.

Valentine Goby, auteur jeunesse

Nadine Doyen : Êtes-vous à l'origine de la collection Français d'ailleurs, Autrement jeunesse ?

Valentine Goby : Cette collection est une commande des éditions Autrement, après la publication d'un roman chez Folio Jeunesse intitulé Manuêlo de La Plaine, dont le thème central est l'aventure d'un jeune immigré espagnol dans les bidonvilles de la Petite Espagne, à Saint-Denis, à la fin des années 1930. La collection reprend l'idée d'écrire des romans qui racontent à leur manière, pour des adolescents, l'histoire de l'immigration en France au XX^{ème} siècle, en centrant la narration sur un héros qui a l'âge du lecteur, entre 10 et 14 ans. Mon intérêt pour l'immigration, l'Histoire en général ont sans doute incité les éditeurs à me proposer le projet. C'est une aventure formidable, qui compte aujourd'hui 9 volumes, impliquant les Algériens, les Polonais, les Italiens, les Maliens, les Vietnamiens, les Marocains, les Arméniens, les Portugais, les Espagnols, le 10^{ème} étant en préparation autour des Roms migrants.

Pouvez-vous expliquer le but de cette collection ?

Il s'agit, à travers une œuvre de fiction, d'ouvrir les lecteurs à l'histoire extraordinaire des immigrés qui ont fait la France. Ces ouvrages sont des albums illustrés par de merveilleux artistes, supervisés par des historiens de la Cité Nationale d'histoire de l'Immigration qui composent aussi un cahier documentaire positionné à la fin du roman avec des dates, des cartes, des photographies d'époque. Cette collection ouvre un espace de réflexion, de dialogue, d'empathie sur des pans mal connus de l'histoire de la France. Chaque livre s'ancre dans une période significative de l'histoire, dans un lieu, parfois une profession, un enjeu économique, politique. L'idée, c'est de créer du lien du débat positif, tout est à faire en ce domaine.

La collection étant pionnière, et je crois de grande qualité, elle a reçu le prix Spécial du Jury de la presse Jeunesse à Montreuil, et a fait l'objet de nombreuses sélections de prix littéraires.

Avez-vous visité tous les pays évoqués ? Maroc, Vietnam, Portugal... ?

Valentine Goby : Non, pas toujours. Ces projets n'ont pas l'ampleur de mes romans adultes, je les écris en 4/5 mois (contre 2 ans pour les romans adultes), et je voyage immobile, en interrogeant des témoins et en lisant en bibliothèque, ainsi qu'en dialoguant avec des historiens. Il se trouve que j'ai vécu au Vietnam 1 an et demi, il se trouve que ma famille a un passé très ancré au Maroc, il se trouve que j'ai des ancêtres immigrés italiens, que ma famille compte des anciens réfugiés espagnols, mais tout cela est hasard, j'aime voyager et la diversité culturelle et sociale, je m'y confronte en dehors de tout projet littéraire.

Avez-vous connu des immigrés de ces pays ?

Oui, quelques-uns. Dans mon enfance notamment, j'ai vécu à Grasse au milieu des oliviers. Nous étions très liés avec une famille algérienne qui s'appelait Boulkroun. C'est le nom que j'ai gardé pour la famille dont j'ai écrit le roman dans cette collection, Le cahier de Leila.

Vous avez participé à plusieurs collectifs pour soutenir des causes humanitaires.

Quel est votre plus récent engagement ?

J'ai beaucoup porté cet engagement collectif, ça a été magnifique et aussi très lourd, et j'ai finalement renoncé à assumer tant de responsabilités seule. Les gens adorent participer à ce type d'action, mais pas les organiser ! Récemment, j'ai participé à la campagne de lutte contre viol organisée par Osez le féminisme. Au quotidien, je travaille dans des établissements scolaires de la région parisienne et de province, avec des élèves de classes jugées difficiles, qui ont un rapport délicat au système scolaire et à la langue. J'y intervins régulièrement dans le cadre de projets d'ateliers d'écriture et de lecture.

Valentine Goby, animatrice d'ateliers d'écriture

À qui s'adressent vos ateliers d'écriture ? Enseignez-vous le français langue étrangère ?

Je n'enseigne pas le FLE. Mes ateliers s'adressent principalement à des élèves de collège et lycée, mais j'ai travaillé récemment avec des personnes âgées et des associations d'alphabétisation.

Quelles constations faites-vous quant à la maîtrise du français ?

Il y a une évolution de la langue. L'invention littéraire est parallèle à une invention de la langue quotidienne, qui heurte beaucoup d'oreilles mais qui ne peut être résumée à un appauvrissement. Il y a dans les quartiers un renouvellement lexical et sémantique qui relève parfois de la poésie, et dont se sont nourris par exemple le rap et le slam. La langue classique recule, il est certain que beaucoup de jeunes partent dans la vie avec un vocabulaire restreint, qui a justifié des initiatives aussi fortes que celles de 1000 mots, pilotée par Alexandre Jardin, et dont le but était de lutter contre la langue des mains par un enrichissement de la langue orale, qui permet des joutes « pacifiques ». Les gens n'ont pas toujours conscience que la langue leur offre une liberté et une dignité magnifiques.

Pensez-vous que les jeunes lisent moins, trop sollicités par internet ?

Bien sûr, ça n'est pas original de le dire. Mais c'est vrai. Il y a concurrence d'activités qui automatiquement, réduisent l'espace de la lecture.

Pour mieux connaître Valentine Goby

Nadine Doyen : Quels mots vous caractérisent le mieux ?

Valentine Goby : Empathie. Ombre. Joie. Désir.

Quel est votre premier souvenir de lecture ?

Le Grand Meaulnes. Fuguer, partir pour vivre une histoire à soi, quitte à transgresser l'ordre social. J'étais en 5ème.

Quel est votre endroit préféré pour lire ?

Le train. Mon lit.

Quel est l'écrivain que vous rêveriez de rencontrer ?

Albert Cohen. Mais il est mort. Marguerite Duras. Mais pareil. Toni Morrison.

Quelle est la dernière fois où votre vie a ressemblé à un roman ?

Une grande et terrible histoire d'amour.

Quel auteur étranger aimeriez-vous lire dans sa langue ?

Toni Morrison.

Y-a-t-il un livre qui vous a fait rater votre station de métro ?

Des tas. Mais je veille !

Offrez-vous souvent des livres ?

J'ai du mal. C'est très intime les livres. C'est comme une chemise, vous pouvez la trouver jolie, elle peut ne pas coller au corps de l'autre. A l'image qu'il se fait de lui. Et même, parfois, il l'a déjà dans l'armoire... Je prends ce risque avec des gens qui lisent peu, je suis sûre ou presque d'ouvrir une porte et ça me plaît.

Quel est le dernier titre que vous avez offert ?

Zoli de Column Mc Cann, et *Le livre de ma mère* d'Albert Cohen... à ma mère.

Qui vous fut offert ?

L'établi de Robert Linhart, par une lectrice. Pas encore lu.

Écrivez-vous avec un fond sonore ?

Rarement. Sauf la musique qui fait partie du roman, comme dans *L'échappée*.

Je crois que vous étiez dans le jury qui décerna le prix du premier roman à Arthur Dreyfus pour *La synthèse du camphre*. Quelles qualités furent soulignées ?

Une écriture d'une grande rigueur, très élégante. Une précision admirable de la langue, sans surenchère ni démonstration de bravoure. A 24 ans, et pour un premier roman, c'est une prouesse, et une promesse.

Avez-vous lu son deuxième roman ?

J'attends son service presse !

En ce qui vous concerne, quel est le prix dont vous êtes le plus satisfaite ? Pour quel roman ?

Je ne sais pas, vraiment. Je suis parfois plus heureuse de certaines sélections que de certains prix. Je ne suis pas satisfaite, de toute façon, en général et probablement pour toujours !

Quels sont vos projets à venir ?

Je termine mon roman *Rom* pour Autrement Jeunesse, et je viens de commencer à écrire mon huitième roman, un travail énorme, titanesque (je sors de 8 mois de recherche), qui m'intimide beaucoup, et dont je ne vous dirai rien ! J'ai aussi un projet flottant avec un artiste peintre marocain dont j'adore le travail, un texte à partir de ses œuvres qui est en cours mais sans aucun délai prévu.



Mieux connaître Arthur Dreyfus

L'INÉDIT D'ARTHUR DREYFUS (7) NOTES SUR LA DOULEUR

Mozart a dédié plusieurs de ses quatuors à cordes à Joseph Haydn, qu'il admirait beaucoup. Une pièce se nomme « Dissonance ». Aucune musique ne dit comme cela l'écart miniature entre le doux et le dur, l'endroit du corps où la frontière de la vie côtoie celle d'autre chose. Il faut prêter attention au rythme nerveux des violons, que tempèrent de lentes coulées de morphine. La douleur revient toujours. Elle pique au talon, et dans le genou. Elle prend une dent, et emporte un ami. Elle ne s'excuse pas. Elle détale.

Le musicien dit que la douleur est à cordes : pour mieux se pendre, avec le fil à beurre, ou le crin du cheval.

Mozart dit que la douleur est une fête, parce que la vie est une fête, et que la douleur fait partie de la vie.

Tu n'as jamais réfléchi à la formulation. Je me suis fait mal. C'est toi. Tu ne dis pas: « Quelqu'un m'a fait mal, quelqu'un m'a blessé ». Tu dis: « Je me suis fait mal ». Quelle lâcheté. Tu ne vas pas jusqu'au bout. Tu rajoutes : « Je souffre ». Pourquoi ne pas dire la vérité, pleine et entière ? « Je me souffre ». Parce que la douleur, c'est ce que tu ressens. Et ce que tu ressens, c'est toi. Si tu n'aimes pas cette peinture, ferme les yeux. Si tu n'aimes pas ce visage, fais demi-tour. Si tu n'aimes pas cette douleur, éloigne-t-en.

J'ai pris la décision de ne plus souffrir pour moi, mais en moi. Je ferme les yeux, j'écoute la pluie qui tombe en flèche et je me concentre sur les deux niveaux d'existence. La douleur que j'éprouve ne concerne que mon corps, et aussi mon âme. J'ai de la peine, et une algie. Mais ça, c'est moi. Il y a une autre existence, qui me dépasse, et qui me rapproche de vous. C'est lorsque j'ouvre les yeux, quand je vois qu'il fait gris aujourd'hui, qu'il fera peut-être beau demain. C'est le goût de la salive sur la langue du matin. Sa texture. C'est le frigidaire qui ronfle comme un mauvais dormeur. Et tout cela s'échappe par moi, de la cuisine jusqu'aux montagnes roses du lointain. La douleur qui me traverse ne traverse qu'une partie de moi. Une partie de vous.

L'autre partie, ce fantôme renversé, rien ne peut lui faire mal, hormis une chose, une toute petite chose que Barbara a nommé le mal de vivre.

La douleur, c'est tout ce qu'on ignore. C'est ce qui s'enfouit sous les paillassons, les tapis, les bacs à sable. On se lève, le soleil se lève, et les gens autour s'envolent en papillons. J'ai acheté un filet. Je passe ma vie, matin, midi, soir, à rattraper les papillons. Ils sont bleus quand je tombe, rouges le soir, et parfois c'est trop tard. La poudre sur les ailes ne se respire pas. C'est la photographie d'un garçon que j'aime, et qui s'échappe. C'est la mélodie du départ, qui s'envole avec l'été. La douleur me fait mal, quand je ne sais plus d'où elle vient. J'ai toujours mal. Et j'ai toujours envie de vivre.

La première fois que j'ai eu mal, c'était à la mer. J'ai marché sur une vive. Je me suis pissé sur les orteils ; ça allait mieux.

La deuxième fois que j'ai eu mal, c'était à l'amour. Lui regardait le ciel, et moi l'horizon. J'ai écrit un poème ; ça allait un peu mieux.

La troisième fois que j'ai eu mal, c'était à Porto. Une sardine entre les gencives, on m'a dit : « Elle s'est envolée ». J'ai pleuré devant tout le monde ; ça n'allait pas bien mieux.

La dernière fois que j'ai eu mal, je ne m'en souviens guère. On s'habitue. On ne désinfecte plus les plaies et ça patine comme une vieille sacoche.

Dans cette sacoche on range une certitude : la douleur n'est rien qu'une sensation physique. Comme l'orgasme et les chatouilles. Ce qui pénètre, c'est autre chose : la douleur de la douleur.

J'attends un taxi. Je regarde les gens sortir du métro et rentrer dans les cinémas. La statue de Danton n'étale pas son ombre sur la place. Le ciel est gris. Une femme me touche l'épaule. Elle doit appeler sa sœur, elle n'a pas de téléphone. Ses soixante ans parlent pour elle : je lui tends l'appareil. Elle ne sait pas comment ça marche. Elle préfère me dicter les chiffres.

Son répertoire téléphonique à la main, la femme s'interrompt : « Vous avez l'air triste, jeune homme ». Je dis : « Pas triste, mélancolique peut-être » - « Rien de grave j'espère ? » - « Est-ce que l'amour est grave ? » - « Vous avez rompu avec une fiancée ? » - « Quelque chose comme ça ».

Il y a un silence. Le silence relatif des grandes villes.

La femme reprend la parole : « Vous savez, une amie me disait il y a quelques jours : j'ai quitté trois fois mon mari. Je ne le supportais plus. Puis un jour j'ai retrouvé la pierre précieuse. Quand on aime quelqu'un, on a aimé sa pierre précieuse. L'éclat disparaît avec le temps. Mais il ne faut pas oublier la pierre qu'on a vue un jour ».

La douleur affiche plusieurs visages. Je demande à la dame de me dicter son numéro.

J'ai parlé autant que possible. Parlé jusqu'à ne plus savoir quoi dire. Parler, toujours, ne pas s'arrêter. Parler pour éviter le vide. Éviter le vide. Parler même quand on n'a rien à dire. Parler pour dire « je t'aime ». Parler pour dire « quand même ». Parler jusqu'à perdre la voix. Pas enrroué – sans voix. Perdre la voix comme on perd sa fortune. Perdre la voix et ne plus se refaire.

Perdre la voix et ne plus avoir mal.

Arthur Dreyfus a déjà engrangé de belles distinctions : Le prix du jeune écrivain francophone 2009, pour la nouvelle *IL déserte*.

Le premier prix Chapiteau du livre de St Cyr sur Loire 2010.

La synthèse du camphre a reçu : Le prix de la plume d'or en mai 2010 et le premier prix du roman du Doubs, au salon de Besançon, en septembre 2010.

Arthur Dreyfus est un nom à retenir, un auteur à lire.

Je tiens à remercier chaleureusement Arthur Dreyfus, étant donné la pléthore de sollicitations et d'activités professionnelles qu'il doit gérer, de nous avoir offert cet inédit.

Nadine DOYEN

7. Arthur Dreyfus a été élu lauréat 2012 du Prix Orange du Livre pour son roman *Belle Famille*, publié aux éditions Gallimard.

Arthur Dreyfus reçu par Olivier Bellamy

ARTHUR DREYFUS REÇU PAR OLIVIER BELLAMY, LE 10 JANVIER 2012, DONT LA DEVISE EST LA SUIVANTE : « LA MUSIQUE EST NOTRE PASSION ».

Le talent tout simplement

Étrange garçon, dont la profusion de talents serait presque dérangementante si elle n'était pas accompagnée d'une franchise déroutante qui rétablit l'équilibre.

Rien qui pèse ou qui pose chez lui.

Les études, le savoir, les livres n'ont pas déformé ses traits, alourdi sa prose ou abîmé son originalité. Il reste un garçon rêveur, juste assez tourmenté pour qu'on s'y intéresse et pas suffisamment pour qu'on s'en agace.

Un invité de choix qui connaît bien la musique qu'il aime et qui en parle avec sincérité.

Dans son panthéon musical

on trouve:

- Ouverture (suite) no 3 in D Major, BWV 1068 II Air, Air on a G string par Pablo Casals, accompagné au piano.
- Un lieder de Schumann : Le contrebandier.
- Une mélodie de Berlioz: Le spectre de la rose.

Bach: Chacone de la deuxième partie pour violon, BWV 1004 par Nathan Milstein.

- O solitude, chant de Purcell par Alfred Deller.

Plus, trois madeleines:

Don't you worry about a thing par Stevie Wonder, enregistrement en live, album Looking back.

- Isabelle Kauffmann : Petit enfant.

- Free creek boys choir (feat Bon Iver) par James Blake.

Pierre de Vilno a reçu Arthur Dreyfus, pour son deuxième roman Belle famille (8) (Gallimard), le 28 décembre 2011.

COMPTE RENDU DE CET ENTRETIEN PAR NADINE DOYEN

Pierre de Vilno, ayant pensé que Madec était peut-être un enfant adopté ou d'un autre lit, souhaite une explication pour le titre. Pourquoi Belle famille ?

Selon Arthur Dreyfus, Madec est comme une mauvaise graine qui a poussé sur une branche naturelle. Son comportement est poétique et extravagant. Toutes les interactions qu'il a avec les enfants, les adultes sont en dehors du réel. Il est une fiction dans la fiction. Il est une fiction dans sa propre famille. On vit dans le mythe de la famille. La famille est une réalité tellement ancrée au fond de nous-mêmes que forcément quand on l'égratigne un peu, cela fait mal. C'est un sujet qui nous concerne de manière précise, très forte. Il ajoute que dès qu'une relation supposée idéale ne l'est pas, il y a quelque chose de dérangeant. S'interroger sur ce qui se passe quand une relation parents/enfants ne correspond pas à nos attentes idéales d'Épinal est un sujet intéressant pour un écrivain, précise-t-il. Il y a quelque chose de touchant dans l'idée qu'une famille intrinsèquement désagrégée essaye de s'agrèger en se réfugiant sous la tradition, sous la famille nucléaire. Arthur Dreyfus déclare ne pas aimer condamner ses personnages, il s'efforce de les comprendre.

Il a voulu dépeindre une satire de notre époque de communication, stupéfait par l'hystérie médiatique autour du fait divers qui l'inspira.

Pierre de Vilno souligne, pour conclure, que la famille est un refuge.

Par ailleurs, Arthur Dreyfus a fait un rapprochement avec le film *Psychose* dans lequel l'héroïne se volatilise après une vingtaine de minutes. Il s'interroge sur la réaction du spectateur ou lecteur : « Que se passe-t-il quand on a adhéré à un personnage qui tout à coup disparaît, et que l'on est livré à soi-même? »

Il se demande qui on va suivre.

Il livre une réflexion autour de la fiction. Il fait remarquer que souvent ce qui se passe dans un film est si extravagant que cela ne pourrait pas arriver dans la réalité.

« C'est un procès que l'on fait au créateur, alors que dans la réalité il se passe des choses totalement extravagantes ». Ainsi dans *Belle famille*, il attire l'attention sur le fait que « le monstre imaginaire a tué de manière réelle ».

Arthur Dreyfus confie aimer répondre à la demande, apprendre à faire ce qu'il ne sait pas faire, aller dans des voies qu'il ne connaît pas.

Pierre de Vilno, journaliste sur Europe 1, auteur de *Elvire & Jeremy*, roman publié aux Éditions Héloïse d'Ormesson, chroniqué sur le site de la revue *Traversées*.

*

Arthur Dreyfus, l'intervieweur (sur France Inter) de La période bleue et Chantons sous la nuit interviewé par Nadine Doyen.

Nadine Doyen : Votre panel d'invités est remarquable pour son éclectisme. Comment se firent vos choix? Par affinités? en raison de l'actualité de l'invité?

Arthur Dreyfus : Principalement par affinités électives : intérêt pour le travail de l'invité, envie d'une rencontre, magie de la curiosité... J'aime inviter les artistes « hors actualité », pour qu'ils ne répètent pas ce qu'ils disent à tous. Que ce soit un moment d'une vie.

Quels sont les invités qui vous ont marqué ? Pourquoi ?

Serge Lutens, pour la pureté incandescente de sa délicatesse. William Cliff, parce qu'il est un des seuls poètes vivants.

J'ai noté votre déférence à l'encontre de Marceline Loridan- Ivens (auteur de *Ma vie Balagan*) dans votre *Livre qui rend heureux*. Comment en êtes-vous venu à s'intéresser à son parcours?

Par mon amie Ingrid Haziot, brillante avocate spécialiste de la propriété intellectuelle, et amie de Marceline. Marceline Loridan-Ivens est un être exceptionnel, qui a été interviewée cinq heures sur France Inter récemment. Sa personnalité comme son travail sont remarquables. J'aime pouvoir rencontrer de telles personnes.

Avez-vous été confronté à une situation insolite?

L'arrogance exécrationnable du musicien Chilly Gonzales, reçu l'été dernier dans « *La Période bleue* ».

A quelle occasion vous êtes-vous essayé à la magie?

Au début de l'adolescence, par goût pour le secret.

Quel est ce numéro présenté aux Bouffes Parisiens?

Un spectacle faisant partie d'une « carte blanche » de différents artistes organisée par mon ami l'excellent comédien Jean-Claude Dreyfus.

Écrivez-vous avec un fond sonore?

Toujours, quelques musiques dans une boucle obsessionnelle.

Quelles sont les musiques qui vous font vibrer?

Toutes celles qui savent m'émouvoir ou m'exciter.

Avez -vous découvert des musiques grâce aux choix de vos invités? Lesquelles?

Une infinité. Par exemple, « *J'en ai marre* », où est utilisée la voix de Ionesco, par Hugues Le Bars. Ou encore la magnifique chanson *L'Echarpe*, par Maurice Fanon, chantée par Catherine Sauvage.

Les réactions que vous sollicitiez des auditeurs furent une moisson de propos di-thyrambiques. Comment les receviez- vous, vous et votre équipe aux manettes ?

Oh, les auditeurs qui prennent la peine d'envoyer un commentaire sont en général intéressés par l'émission ! Nous sommes heureux quand nous suscitons de bonnes réactions, ou en tout cas, de l'intérêt.

Vous avez 'bluffé' certains auditeurs avec la séquence: l'artiste qui mérite de ne pas être connu. Pourriez-vous expliquer le making-off de ce sketch? Est-ce destiné à la télévision? Qui est votre acolyte: Gurwann Tran Van Gie?

Gurwann Tran Van Gie est un ami avec qui je travaille en tandem depuis des années. C'est la personne la plus drôle que je connaisse, et un garçon formidablement doué pour incarner des personnages. En plus, il a une belle voix et chante très bien. L'idée d'une séquence où il deviendrait un chanteur fictif chaque semaine est donc venue naturellement. Petit à petit, le concept a évolué de lui-même vers des terrains encore plus décalés...

Votre collaboration avec l'humoriste Anne Roumanoff se poursuit-elle ? Comment est-elle née ? Que lui écrivez-vous ?

Nous avons participé avec Gurwann, justement, à l'écriture de son one-woman show sur TF1 l'été dernier. La collaboration est terminée, et était née d'une rencontre heureuse.

Qu'est-ce qui vous fait rire?

Ce qui est désuet.

Vous avez de multiples casquettes: écrivain, comédien, journaliste, homme de radio. Comment réussissez-vous à jongler avec toutes ces activités professionnelles ? Où en est votre travail de réalisateur ?

Une envie qui gonfle, des scénarios en cours d'écriture, et un premier court-métrage de 30 minutes, intitulé « Isabelle Huppert » avec un formidable comédien, Brice Michelini. Le film sera envoyé à des festivals très bientôt.

Écrivez-vous toujours pour Positif et Technikart ? Quels films ou livres récents avez-vous conseillés ?

J'écris toujours pour ces revues. Derniers articles en date, dans Positif, un dossier sur le cinéaste René Clément, et pour Technikart, coups de cœur pour les livres de Mathieu Simonet, La Maternité, et d'Olivier Steiner, Bohème.

Quels sont vos projets pour 2012 ?

Nombreux.

Pour conclure, je dirai à ceux qui ne connaissent ni votre voix, ni votre écriture que vous êtes « l'intelligence à l'état doux », empruntant l'expression avec laquelle vous aviez défini Gilles Leroy.

Merci !

Propos recueillis par Nadine Doyen

Rencontre avec Arthur Dreyfus à la librairie Geronimo,

le 30 mars à Metz

PROPOS RECUEILLIS PAR NADINE DOYEN ET NICKY PROST

À la question : Que faites-vous ?

Arthur Dreyfus reconnaît avoir des réticences à répondre : Je suis écrivain. Il préfère dire : « J'écris des livres ». Il est encore plus embarrassé quand on lui demande : Quel genre ? Car pour lui, un livre est autant de genres que de lecteurs.

Comment est né *Belle famille*, dernier roman de l'auteur, aux éditions Gallimard ?

Arthur Dreyfus confie avoir été inspiré par *Le rouge et le noir* de Stendhal, lecture faite au cours d'un voyage pas à la hauteur des espérances. Il avait été impressionné de voir l'auteur aboutir à un roman à partir d'un simple entrefilet dans un journal sur un fait-divers. Comme l'affaire de la disparition de la petite anglaise défrayait les médias au moment de l'écriture du deuxième roman, les ingrédients étaient tout trouvés. En termes journalistiques, précise Arthur Dreyfus, la disparition d'un enfant est « un bon client ». Pour lui, l'enfance est une période de grande liberté et de dépendance. Il cite Jules Renard (son maître d'écriture) : « Le cerveau

de l'enfant n'a pas de pudeur », recommandant de lire son journal. La place du corps de l'enfant l'intéressait, sujet peu traité en littérature. Quant à ses personnages secondaires, il tient à les faire évoluer et les rendre aussi intéressants et passionnants. Le romancier déclare aimer avancer dans le noir, à tâtons. Il explicite sa méthode : il n'a pas cherché à faire une enquête (comme le fit Régis Jauffret), il est parti de ses souvenirs. Il voulait cette liberté.

Quant au prénom Tony, choisi pour l'oncle de Madec, cela lui permettait de rendre un hommage indirect à l'écrivain Tony Duvert (décédé, dans l'oubli, en 2008) qu'il n'est pas le seul à considérer comme un des plus grands écrivains de sa génération, recommandant la lecture de *L'île atlantique*. Tony Duvert revendiquait le droit des enfants à disposer de leur corps, de leur libre sexualité. Arthur Dreyfus nous dévoile un scoop : le réalisateur Safy Nebbou a prévu d'adapter *Belle famille*. Connue pour les films suivants : *Le cou de la girafe*, *L'autre Dumas*, *L'empreinte de l'ange* (autour de l'instinct maternel, de la relation mère/fille), ce cinéaste s'est aussi attaché à décrire l'univers de l'enfance.



André Schmitz

LA MORT, POUR EN SOURIRE

Ayant un doigt sur le pouls (9)

C'était vous, c'était à
« L'été en pente douce »,
où les thés sont forts,
tendres les viandes les plus féroces.

- Votre pouls est normal,
avaient conclu vos doigts
lâchant le poignet qui battait mal.

C'était un soir où tous vos sangs
pensaient fort à l'amant annoncé

et où, distraite, vous parliez
à l'ami au poignet inquiet
d'un comment bien mourir en riant.

L'éperdue
Et puis la perdue
Et puis la pendue

Une vie bien remplie, en somme !

[note 1 :
il est rare que les femmes se pendent

note2:
celle-ci n'en a jamais fait qu'à sa tête

Cou cassé
la tête de la morte
tombe mollement sur l'épaule

- on dirait un oiseau tué
sur fond de ciel renversé.

Chienne aux abois

douloureusement

poussant du front

sa tête fiévreuse

contre un mur

dans la chambre

Et c'est toujours et partout

la grande mort

que chacun porte en soi (10)

fût-ce animale

Le mur cède

et la chienne s'écoule

rejoignant la lumière noire

d'une aube fantôme

Voici une rose pour le voyage.

Elle ne sait pas encore qu'elle est une rose.

Ne lui dites rien :

Son propre nom pourrait l'effrayer.

Prenez patience :

en chemin elle s'ouvrira

pour demander qui vous êtes.

Faites-lui comprendre alors

que sa courte vie avec vous,

c'est pour un long voyage en amour.

(Et que l'amour en fin de compte c'est toujours pour la mort).

La mort est dite. La mort est faite.

Faites ce qu'il vous dira.

Il ne dira rien. Il est absent.

(Pour longtemps. Ou pour toujours).

Il apprend à marcher sur les eaux
comme un funambule sur une corde
qui n'existerait même pas !

Il dit que dire n'est pas son métier.

Ni mourir non plus, d'ailleurs.

,



Corinne Pluchart

VÊPRES

Il tire sur la corde
Balancement des épaules
jusqu'au voûtement du sol.
Prière à l'est du soleil.

ARCHANGE

Icône de bois
fendant le soleil
A-t-on besoin d'images
à la croisée des voûtes ?

SILENCE

Voile blanc
sandales serrées
sourire des lèvres
au claquement du temps.

PRINTEMPS

Petit matin de soleil
Sans brise venue ni forge grisâtre.
À peine le souffle de la jonquille aux abords du répit.

SÉLUNE

Tu devines la rivière
à ses gestes déplacés,
sa manière lente de ramasser le temps,
son indolence le long des courbes du soleil...

Tu devines la rive au delà du sifflement du vent,
les étoiles du levant contre les hanches des prairies...

À la portée de ton regard qui creuse le sillon éphémère des oiseaux, tu devines la
marée décalée de son antre,
à la poussée de l'air qui s'immisce dans ta chair,
à la pliure du sol à mi-rêve de la côte...

Tu devines la rivière éperdue qui se traîne à la marge du jour, à la lente émergence
du reflet dans le ciel.

SANS TITRE

Je suis pleureur à l'angle sec de la marée
Ivresse d'été contre le sable de l'infini
Tu n'étreins ni le temps, ni la seconde.
À peine le souffle du soleil.
Et puis c'est dit.
Tu pleures jusqu'à l'effondrement du sol.

Ni arbre, ni tronc.
Juste racine à l'étroitesse du sillon.
Noueuse à l'apogée du ciel.
Tu ne dis rien.
Tu mimes l'hier et les moments de foudre.
Petitesse du monde en deçà de la lisière.
Tu souris.
Peut-être encore sauveras-tu l'arbre de l'abattement.

LUMIÈRE

Comment raconter la lumière ?

Une grâce de l'ombre.

Un filet d'eau pure.

Un chemin.

PORTER L'ANGE

Tu portes l'ange

La guipure du temps défigure l'iris de ton œil aveugle

Ton chemin s'épaissit

Tu traines la semelle derrière l'immensité du ciel.

Défiguré.

Tu déportes l'ange.

Cisaillement de racine au-dedans.

Éclatement de la chair au dehors.

C'est midi seulement

PORTER L'ANGE 2

Tu portes l'ange l'aile en travers de la paume
Ta chair se retourne et se plie dans l'angle mort du jour

Le travail décompose la minute
Et tu tords le cou pour apercevoir le ciel.

Tu déportes l'ange
La soif accrochée à ta bouche close

La parole démise et froissée.

C'est midi encore.

TROIS MORCEAUX DE TERRE

Trois morceaux de terre.

Le ressac de l'heure.

Incessant.

La falaise enjouée qui se cogne
à la marge imprécise du paysage.

Le vent qui claque
contre le tissu noir de la porte close.

Tes mains paumées
dans la chaleur humide de la laine.

Ton front buté
sur la saleté bruyante du monde.

Ici.

Tu inspires l'horizon à pleine gorgée
titubant dans l'éreintant mouvement du ciel.

La mer te laverait s'il ne restait accroché à ton œil

l'angle aigu d'un mur de granit.
Même le froid te glisse entre les cils,
ta peau s'émaille de traces informes
tes os tressaillent.

Et ces trois morceaux de terre
que tu remâches.
Sans pouvoir les recracher d'un geste simple.

L'AUTOMNE II

Les feuilles s'envolent et le pavé se glace.
L'Automne dis-tu ne ressemble à rien.
Juste une impasse au fond d'un silence
Un désordre au détour d'une source.
Des plis sur ta jupe délavée
Des semailles interdites dans le fond de ton ombre.
Un pas de trop sur un sentier immobile.
Le pavé frissonne d'un matin gelé Et les feuilles dis-tu s'évaporent.
C'est l'automne, le temps des fenêtres oubliées.



Marie-Claude Bourjon (Québec)

KART-HADSHT

La ville est toute rose de bonheur sous le soleil du matin. Ses toits rectilignes, ses murs chaulés et ses façades en arcades luisent de fraîcheur. La mer est silencieuse. Tout le monde dort encore, sauf les petits enfants et les amoureux. Élyssa est amoureuse. Sur le rebord de la petite fontaine creusée en alcôve, elle dessine du doigt la bouche de l'inconnu et porte la main à ses lèvres pour y déposer un baiser. Au pied de la terrasse s'étend ce qu'elle appelle son royaume. Les vestiges de l'ancienne ville lui rappellent que le nom qui lui a été donné a traversé le temps. Elle l'habite avec le respect craintif que l'on doit à un héritage occulte.

Hier, le père d'Élyssa semblait attendre un invité important, car il avait demandé qu'on prépare la maison et qu'on déploie tous les signes d'hospitalité traditionnels. L'étranger est arrivé dans la soirée. Devant l'élégance avec laquelle il l'a saluée, Élyssa a senti son cœur chavirer. Il ne lui a pourtant accordé qu'une attention impersonnelle, mais la jeune fille a bu ses rares paroles comme un nectar.

Mon cher Ennio, je vous présente ma fille, Élyssa, avait dit son père, d'un ton plein de fierté.

C'en était fini d'elle dès cet instant. Elle repense à cette heure très brève. Elle n'a pas dû lui faire grande impression. D'ailleurs, à table, il s'est surtout entretenu avec son père. A-t-il seulement jeté un regard vers elle ?

Élyssa descend au rez-de-chaussée, dans la cour pavée de mosaïques. Le bassin central regorge de plantes aquatiques. Il fait déjà chaud. La saison nonchalante a commencé. La jeune fille trempe ses mains dans l'eau, rêveuse. Un jour, peut-être,

une autre femme a voué sa fidélité à l'endroit même où elle le fait en secret. Cette idée lui plaît. Elle aime à sentir le fil des siècles la lier à celles qui ont déjà vécu. Ennio est son destin.

La femme qui la sort de sa rêverie ressemble à ces profils que l'on voit sur les vieilles pièces de monnaie trouvées dans les ruines. Elle sourit à la jeune fille :

- Te voilà bien songeuse...

- Célia! Je ne t'avais pas entendue arriver. Est-ce que tu as déjà été amoureuse ?

- Tu l'es donc?

- Oui, dit Élyssa avec enthousiasme.

- Et peut-on savoir le nom du bienheureux ? -Ne te moque pas!

- Pas du tout. Je crois vraiment que l'homme que tu aimeras sera bienheureux. Alors ?

- Le visiteur, hier soir. Je n'ai pas dormi. J'ai marché toute la nuit. Je ne veux que lui.

- Ma pauvre chérie...

-Quoi?

-Tu ne le connais pas!

-Ah non, pas ça, pas toi !

- Il n'arrêtera pas ici son voyage, crois-moi.

Élyssa se lève, renfrognée :

- Dis à mon père que je serai de retour pour le déjeuner.

Célia acquiesce de la tête et se retire, le visage sombre. Elle a élevé cette enfant et s'inquiète d'elle comme une mère le ferait. Elle connaît l'étranger. Il cueillera Élyssa sans vergogne, il saura lire dans son âme et lui promettra ce qu'elle rêve d'entendre. Puis il l'abandonnera. S'il l'a ignorée jusque-là, c'est qu'il sait qu'elle est déjà dans ses rets.

La jeune fille descend vers la mer, puis remonte les rues et ruelles. Les paroles de Célia la hantent. Ennio ne doit pas repartir. Avec obstination, elle parcourt la ville. Elle finit par entrer chez un artisan indien. La boutique regorge de tissus, de rubans et de fils multicolores.

- Je veux du fil de soie muga.

- C'est très rare, Mademoiselle...
- Je vous paierai le prix.
- J'en conserve toujours pour des occasions spéciales. Attendez, dit-il en disparaissant dans l'arrière-boutique.
- J'achète aussi l'écrin, lui dit-elle lorsqu'il revient. Venez chez mon père demain.
- Vous ne voulez pas vérifier ?
- Je vous fais confiance. À demain.

La jeune fille rentre chez elle par un couloir discret de la maison ancestrale. L'heure du déjeuner approche. Ennio sera présent, elle en est certaine. Elle a ouvert avec émotion le long coffre ouvragé où sont rangées les robes que portait sa mère. Un caftan bleu brodé de fines fleurs d'argent sera son étendard. Elle se prépare en tremblant comme une promise.

- Élyssa?

C'est la voix de Célia. La jeune fille n'ouvre pas.

- Je vous rejoins, dit-elle en se regardant une dernière fois dans le miroir.

Lorsqu'elle entre dans la salle à manger, son père blêmit, puis s'approche d'elle avec tendresse.

- Tu lui ressembles tellement !

Toujours aussi courtois, Ennio s'est levé et s'incline à peine. Son attitude ne trahit rien de ses pensées. Lorsque tout le monde est attablé, il reprend sa conversation avec son hôte. - Ennio, dit celui-ci, vous devriez visiter la vieille ville. C'est une merveille. Ma fille vous accompagnera.

Élyssa rougit de surprise et de colère, puis se lève en jetant : - Ce sera un plaisir. Soyez dans la cour demain à trois heures. Son père l'excuse auprès de son hôte sans comprendre. Célia fait un geste désespéré de la main. Quant à Ennio, il affiche un sourire aimable de circonstance. Élyssa, furieuse, retourne dans l'appartement qu'elle occupe à l'étage et y passe le reste de la journée.

Le lendemain après-midi, c'est une jeune fille en pantalon et chemise kaki qu'Ennio retrouve près du bassin de la cour intérieure. Son allure goguenarde tranche avec l'aménité de la veille. Elle lui fait signe de la suivre. Aux questions qu'il pose, elle ne répond pas, mais elle le guide dans le dédale des vieilles rues et lui fait

traverser des lieux qui semblent appartenir à des siècles différents.

- Le temps est très élastique par ici, dit-il pour engager la conversation.

La jeune fille l'observe d'un air moqueur et l'invite du geste à l'accompagner dans une des demeures les plus anciennes encore dressées parmi les ruines. Les mosaïques y sont d'une telle beauté qu'Ennio ne songe plus qu'à les admirer sans rien dire.

- Je vous attendrai chez moi ce soir, dit-elle à brûle-pourpoint sans le regarder.

- Pardon ?

- Maintenant, rentrons, j'ai à faire.

- Attendez, je vous en prie...

Mais Élyssa a déjà pris les devants et marche d'un pas rapide.

Célia est installée dans la cour intérieure, un livre à la main.

Un artisan est venu porter un coffret pour toi, dit-elle sans lever les yeux.

- Ah, très bien.

- Alors ?

- Alors quoi ?

- Ta balade avec Ennio...

- Écoute, je sais ce que tu penses. Mais c'est écrit.

- Écrit ?

-Tu veux voirce qu'il y a dans le coffret?

- Oui, bien sûr.

Élyssa revient un moment plus tard et dépose le coffret devant Célia.

- Magnifique ! dit-elle. Où as-tu trouvé ça ?

- C'est du muga.

- Je m'en doutais, figure-toi.

- Peux-tu m'aider à faire un lacet ?

-Un lacet?

- Oui, arrête de répéter tout ce que je dis !

- Tu es décidément très amusante depuis hier, tu sais... viens par là, je te montre comment faire. Il sera impossible à rompre.

La soie danse dans les mains habiles de Célia, allumant des éclats cuivrés entre ses doigts. Bientôt, la fine tresse d'or repose sur le bord du bassin.

- Laisse-le au soleil quelque temps pour qu'il en absorbe la lumière et la puissance, dit Célia, mais que veux-tu donc en faire ?

- Il n'y a plus de royaumes à ceindre. Il n'y a que des hommes à enchaîner.

- Ennio ?

- Il n'est qu'un messenger...

Le soir venu, Élyssa ne descend pas souper. Elle sait qu'Ennio ne pourra pas résister à l'invitation. Elle se prépare donc, cette fois comme une amante. La torture qu'elle s'inflige pour lisser son corps jusque dans ses interstices n'a d'égale que le désir qui monte en elle, doublement cruel. Lorsqu'elle est prête, elle dépose la torsade cuivrée sur l'un des oreillers.

La mer est noire et constellée de reflets argentés, comme si le ciel avait basculé. Élyssa n'entend pas cogner à la porte. Perdue dans ses chimères, elle se fait délibérément lascive pour ne pas laisser de temps à Ennio. Celui-ci s'est introduit dans la chambre par la porte laissée entrouverte. Lorsqu'il pose ses mains sur les hanches de la jeune fille, elle ne fait que prolonger le rêve commencé sans lui. Lorsqu'il l'attire vers le lit, c'est elle, fouguese, qui le chevauche. Quand il s'effondre de plaisir, elle savoure son triomphe.

- Élyssa, prononce-t-il.

- Tais-toi, mon amour. Tu dirais des choses impardonnables. Elle soulève du bout des doigts le délicat cordon et le fait tourner avec précaution.

- Qu'est-ce que c'est? demande-t-il.

- Un serpent d'amour. Pour toi.

Élyssa dépose le lien tressé sur le torse d'Ennio.

- On dirait qu'il est vivant, dit-il en riant.

Elle glisse le fil autour de son cou de son amant, puis, agrippant chaque extrémité, elle imprime un mouvement bref et violent pour le serrer à l'endroit le plus fragile de la gorge. La soie est si fine qu'elle fend la chair comme une lame effilée et fait jaillir une mince coulée rouge. L'homme ne frémit pas. Son regard se brouille pour devenir fixe sans rien exprimer d'autre. L'une de ses mains s'est tendue vers Élyssa

pour retomber très lentement sur sa poitrine. La jeune fille s'approche du visage d'Ennio et murmure :

- Ta semence est en moi. Tu n'avais pas d'autre raison d'être.

Au matin, la jeune fille descend près du bassin, où se trouve déjà Célia, un livre à la main. Elle s'assied auprès d'elle et plonge ses mains dans l'eau limpide.

- Qu'est-ce que tu lis? demande-t-elle, distraite.

- Pas grand-chose de vraiment intéressant. Dis-moi, tu sais qu'Ennio doit partir aujourd'hui.

- Il est parti cette nuit.

- Pardon ?

- Et il ne me trahira pas.

Élyssa se lève, le corps lourd. Elle sait qu'elle ne pourra plus jamais arpenter le territoire de l'amour. Un jour lointain, lorsqu'elle aura payé le tribut maternel, elle nouera avec une patience muette un autre serpent de lumière qui la dérobera à la solitude.



Claude Luezior

NACRES

fièvre de mes mains
sur la colombe
là, qui respire
ivoire sur ma corniche
avant qu'elle n'atteigne le pays de cocagne
où vibre intimement
la calligraphie des pastels

brûlure tendre
où fondent ses neiges
en intimes roucoulements
étreinte à peine effleurée pour qu'elle emporte
sur ses nacres
la chaleur embaumée
de ma détresse



Frédéric Chef

dans les roseaux
les songes passent
traînant les nuages
vers le chemin de fer

deux ou trois mystères
remontent la nuit

aux ombellifères de l'étang
je confie
les secrets du jour

l'église de Maulain
traverse la prairie
les nuages s'accrochent
aux bras des aulnes

et le silence se perd
dans la plaine
aux éoliennes mauves

hier j'ai marché dans le village si calme
les maisons aux paupières closes
ne m'ont pas vu passer dans le chant
triste de mes souvenirs

mes grands-parents au bout de la rue
le banc aux lattes bleues aux étoiles du ciel
appuyées sur mon cœur les noisettes
dans le grillage la boutique le hangar
aux planches odorantes ne sont plus
le château d'eau seul me voit
sur la route
qui mène au cimetière

la maison regarde le tas de fumier
où poussent des fleurs délicates
l'élévateur toise le ciel chargé de nuages
mauves qui traînent mes songes express

le poirier où je cachais mes jouets
contre la boutique pleine de copeaux
et de sciure d'autrefois n'est plus là

parti le chien dans un lieu qui n'est pas
les géraniums et la grand-mère Juliette
et le rosier contre la fenêtre

au fond de la gorge il me reste
un souvenir de prune
le passé une larme
au fond du cœur

je les croyais perdus

j'ai marché sur le chemin de ceinture
qui enferme le village parmi les vergers
mes pas m'ont conduit vers les pâtures
tandis que passait le boulanger

une éolienne brassait le ciel de mes songes
dans un grincement très inquiet
j'ai pris à gauche la route pour que s'allonge
mon chemin et mon allure déployée

ce sont les mêmes pas qu'ici je pose
vers la Hourie d'où je vois le rose
et gris des maisons d'autrefois

toutefois je ne suis plus cet enfant
qui regardait au loin et confiant
l'avenir qu'il touchait du doigt

Juillet 2011



Joël Bastard

TOUJOURS QUELQUE CHOSE VEINT NOUS DIVERTIR (EXTRAIT)

Désenchanté du cimetière, des vaches blanches, du château d'eau. Du village en pente sur la colline endormie. Désenchanté des haies vives, déshérence et peupliers. Du fermage sous le grand projecteur. Dans le fond de la toile la distance envahit le bocage. Une charrette grince en nombreuses langues sèches. Le cours du soir est de mauvaise qualité.

vers Cluny

La peau comme une oxydation de la chair. Il faut bien stopper la matière pour ensuite passer à une autre ! Celle de l'air et de son château bruyant de corneilles, de drapeaux qui flambent. Au-dessous, les ardoises, tant de pages rivées à la charpente solide, sous lesquelles on demeure près d'une table en miettes. Entre les deux bâtisses et maintenant le tout, la laurelle qui n'en finit plus.

à Legé

Les lieux traversent les lieux, sans cesse. Dans quel espace alors nos corps se portent-ils ? A nos pieds la terre tourne et cet arbre qui nous accompagne, tête à l'envers, le sait. Ses racines visant l'axe d'un cosmos habitable.

Rennes



Francis Boumda (cameroun)

JE VIENS D'UN CONTINENT

Je viens d'un continent où les peuples cherchent
Au quotidien la demeure de la colombe, où les canons
Déchirent l'azur au lieu des feux d'artifice.
Jeunesse Fer de Lance finit sa course
Dans la Main tendue, la rue ou parmi les commandos de la mort
Jeunesse comme un roseau brisé,
Jeunesse en acier changée en javelot de lance.
L'avenir se conjugue en incertitudes,
Les enfants dans les champs de guerre s'entretuent
Au lieu de jouer à saute-moutons

Je viens d'un continent truffé de minerais,
Bourré d'arbres ventripotents et géants comme les
Gratte-ciels de l'Amérique ;
Mais où la misère a élu domicile, où les calamités se
Disputent la palme d'or de nos vies emportées.
Là-bas, beaucoup de routes sont nids de
Poule ornés de soupçons de goudron ;
Là-bas les frustrations grouillent, grondent et se coalisent

En volcans sociaux : émeutes, soulèvements populaires,
Grèves maculées... Terminez le chapelet des calamités.

Je viens d'un continent infesté de policiers « mange-mille »,
De militaires affairistes, gendarmes gangsters et autres
Truands galonnés, où les prouesses les plus prisées se
Nomment pot-de-vin, arnaques, brimades,

Où les élites et autres voleurs en costume ont
Hypothéqué l'Avenir dans les banques de Genève

Je viens d'un continent où les promesses électorales sont écrans
De fumée, où les hommes d'Etat braquent
Leur pays et chicotent les citoyens ; d'un continent qui aux
Autres se mesure par ses putschs électoraux, ses bruits

De bottes et ses réfugiés de guerre ;

Je viens d'un continent où les grognes gangrènent le quotidien,
Où l'urne parle pour le plus fort et non
Le grand nombre, où colon et néo colon s'unissent en

Connivence pour traire nos sous-sols et brouter nos forêts.

Je viens d'un continent dépotoir de l'Occident :

Poulets à la dioxine, vaccins contaminés,

Strings saturés de syphilis, automobiles en déliquescence...

Les poubelles de là-bas sont diamants par ici ;

Car l'indigence chez nous est vaste comme l'océan,

L'opulence c'est le domaine sacré de quelques argentiers

Fourmillant comme les oasis dans le désert,

Mais coiffant tout-puissamment la crème de l'Or et des Diamants.

Je viens d'un continent paradis des intouchables.

A volonté ils défèquent sur les lois en vigueur, distribuant

Coups de massue alentours et se blottissant sereins sous

Le parapluie de l'impunité.

Les Hauts Palais brillent par leurs tyrans accoutrés dans

Leurs démocraties tropicales, consacrés sans l'onction de
La multitude et muselant la majorité

Je viens d'un continent d'élus sans électorat,
Des Oppositions bâillonnées ou inféodées...

De ce continent :

Où nos dirigeants ferment nos écoles délabrées mais envoient
Leurs rejetons briguer les diplômes outre-Atlantique,
Où nos gouvernants fuient nos hôpitaux-mouroirs pour
Fureter la vie dans les cliniques de Paris-Washington.

Je viens aussi d'un continent à la solde des barbares
Cagoulés du Nord ;

Qui nous infestent de conflits indésirés, éjaculant dans
Nos sphères politiques pour féconder coups d'Etat,
Sécessions et rebellions coriaces;

Qui importent dans nos entrailles les peurs et les haines,
Fournissant l'Epée à nos bras qui égorgent voisins,
Frères et sœurs, sous les rires argentés des omniprésents
Mercenaires d'Occident

Je viens d'un grand continent, géant au pied d'argile :

Le réflexe putschiste y plane et maraude,
Les têtes de proue s'y arrogeant à vie le Fauteuil Suprême ;
Leurs grands travaux, obnubiler la populace
Leurs plans quinquennaux : voler des mandats illégitimes.

Je viens d'un grand continent...

NÉ DANS UN GÉANT PAYS DE GUERRE

La joie depuis longtemps a cédé place à la tristesse
La douleur est sortie de sa tanière, sa poigne a
Délogé l'allégresse de son antre royal.
L'Arbre à palabres s'est effondré sous les tirs nourris
Des obus de mortier ; chaque jour qui se lève,
Nul n'est sûr de revoir ni le coucher du soleil ni le lendemain.
Mais sans cesse nous prions pour le retour des temps ordinaires
Où au clair de lune nous nous rassemblions pour raconter
Notre journée, où au lever du jour nous écoutions en paix le chant
Des oiseaux piaillant dans les feuillages.
Ces temps-là hélas ! Où nous regardions nos lutteurs
Traditionnels s'étreindre en s'arcboutant torses nus
Dans le sable, la boue ou la poussière, mais dans
La joie et la convivialité des fêtes communautaires.
Le conflit armé dans nos trains-trains
Quotidiens a fait irruption, il y a élu domicile.
Dans la tourmente nouvelle et les abjections à fleur de peau,
Un enfant ici est né ;
Pour écouter le fracas de kalachnikovs surexcités,
Pour savourer leurs déflagrations arrosant nos maisons et
Nos concitoyens fractionnés en factions rivales
Un enfant dans la tourmente est né ;
Pour voir les régimes en place se renverser les uns
Après les autres, ou pour regarder un monarque
S'accrocher mordicus au trône
Un enfant dans la tourmente est né ;
Pour contempler le pays entier gémir sans répit sous
La férule des généraux aux commandes ;

Pour respirer avec les siens les résidus de tirs de canons,
Pour voir du jour au lendemain sa famille et ses amis tomber Sous les balles perdues ou sauter sur des mines barbacanes

Ici un enfant est né dans une bourrasque de sang ;
Pour assister aux interminables assauts des rebellions coalisées, Et aider les forces civiles à ramasser les cadavres
Laissés sur le carreau ;
Comme ses congénères il fuira les tirs de roquette en Esquivant sur le chemin les grenades lancées comme des Cailloux revanchards,
Il traversera la route en regardant les chars
D'assaut à gauche et à droite ; il marchera dans les champs
Et prairies sur la pointe des pieds, pour ne pas qu'une mine Dissimulée le dissèque à vif

Il se fauilera entre les patrouilles en épiant les embuscades, Regardera à distance les offensives meurtrières,
Ou pire, comme les autres il applaudira les parades Militaires à Noël.

Ou pire encore,
Il gagnera les rangs de ses compères les jeunes Combattants impubères, enrôlés pour traquer le voisin, Viser et tuer à bout portant.
Ainsi la guerre...

La joie depuis longtemps a cédé place à la tristesse La douleur est sortie de sa tanière, sa poigne a Délogé l'allégresse de son antre royal.
L'Arbre à palabres s'est effondré sous les tirs nourris Des obus de mortier ; chaque jour qui se lève,
Nul n'est sûr de voir le lendemain.
Mais sans cesse nous prions pour le retour des temps ordinaires OÙ au clair de lune nous nous rassemblions pour raconter
Notre journée, où au lever du jour nous écoutions en paix le chant Des oiseaux piaillant dans les feuillages.
Ces temps-là hélas ! OÙ nous regardions nos lutteurs Traditionnels s'éteindre en s'arcaboutant torsés nus

Dans le sable, la boue ou la poussière, mais dans
La joie et la convivialité des fêtes communautaires.

COMPTES À REBOURS

Quand l'Homme assoiffé d'argent ravage la verdure et
Décime les forêts,
Le désert inexorablement avance à pas de géants

Quand l'Homme insatiable pollue la voute céleste avec
Ses gaz immondes et ses fumées noires,
La nature tôt ou tard nous rappelle à l'ordre :
Les éléments qui se déchainent dans notre ciel,
Ou les eaux diluviennes qui s'invitent dans nos villes et bidonvilles

Quand l'Homme autocentré braconne la faune jusqu'aux
Espèces menacées,
La trame de sa folie ainsi plombe la raison jusqu'au summum
Du je-m'en-foutisme

Quand la main qui tue ne tremble pas en portant le
Coup fatal, quand l'ami ou l'ennemi n'hésite pas à
Livrer autrui au pilori,
C'est un venin craché dans l'air qui pointe sur la
Tête du cracheur comme l'épée de Damoclès

SENS CONTRAIRE DES AIGUILLES D'UNE MONTRE

Nos bêtes granivores ou herbivores par nature,
Mais qui ne voient jamais l'herbe grasse des prairies;
Nos bêtes friandes de la chaleur caressante de l'astre de midi,
Mais qui ne voient jamais la tendre lumière du soleil

Vaches folles par nos pratiques antinaturelles

Nos bêtes granivores ou herbivores par nature

Stockées dans des espaces de béton et d'acier,

Sans pouvoir se retourner et regarder son voisin ;

Nourris à satiété mais pâles de solitude,

Propres et vaccinées mais stressées à volonté ;

Surveillées et aseptisées mais emprisonnées,

Agonisantes ou simplement folles

Vaches folles par nos pratiques antinaturelles

Nos bêtes granivores ou herbivores par nature

Leurs carcasses malades retapées pour

En faire nos aliments, et qui sans blagues,

Sans fioritures ni conjecture,

Finissent vachement dans nos carcasses stomacales



Jacques Degeye

DÉLIVRANCE

Tu félicites la mère après la naissance,
Qui n'est point un fardeau mais une délivrance,
Une expulsion en bonne et due forme !
Une arrivée accompagnée par une femme en blanc ou un homme :
Première dépendance qui sera suivie
Hélas, de beaucoup d'autres,
Plus déplaisantes les unes que les autres.
Pendant deux décennies, parfois trois,
L'obéissance sera lourde à supporter, l'apprentissage, roi.

Chienne de vie ! Traîtresse et pourtant aimée passionnément !
Versailles pour les uns, bidonvilles pour tant d'enfants
Affamés, se nourrissant de galettes de boue, un délice,
Séchées au soleil, pourvoyeuses d'une mort lente.
Port-au-Prince, toi qui portes si mal ton nom,
Avec cinq cent mille malheureux sans nom,
Morts en sursis, et pourtant si souriants
Pour ceux qui leur sont si indifférents,
À l'exception des survivants du récent tremblement.

La fin de vie est un épouvantail.
Elle se présente à notre portail
Toujours trop tôt ou trop tard.

La mort, on s'y prépare.
Certains désignent une personne de confiance
Et il en faut une sacrée dose, ô euthanasie !
Pour réclamer la mort et l'assistance
D'un médecin, d'un ami commis par écrit.
À tout prix éviter la douleur, mourir en douceur.

Lorsque la Mort paraît,
Elle a les traits
D'une femme, d'un squelette souvent, Une faux comme instrument
Et un rictus entre les dents.

Ange de la mort, sexe exterminateur.
Le suicide, mort désirée,
Se conjuguerait-il aussi avec la sensualité ?
Choquant ? Pourtant, qui ne succombe au tentateur ?

Quelle panique aussi, quels désespoirs
Dans cette main tremblante, dans ces yeux noirs !
Le Narrateur affectueux jette une bouteille à la haute marée,
Dans l'espoir qu'elle sera récupérée
Et que les suicidés, hors les criminels, seront entendus et aimés.
Lequel d'entre eux n'a pas pâli et frissonné ?
Pourtant, ils exercent la liberté la plus élevée,
Celle qui leur ouvre la délivrance,
Une seconde naissance, l'au-delà de la souffrance.

La mort n'est souvent pour nous, vivants,
Que la représentation d'heures pénibles, concentrées en un instant
Capital : le râle, le souffle léger, le glas sonnant.
Pour celui qui les vit,
Ces heures-là sont interminables et inouïes,
Un chemin de croix, une agonie.
Pour celui qui porte la main sur lui,

Qui accomplit l'acte interdit : la liberté, oui,
Mais aussi la honte, l'infamie.

Malheur aux petits malfrats,
Ils se sont laissé piéger comme des rats.
Détenus, vite condamnés, ce sont de malheureux taulards.
Se prenant pour des caïds, ils ont été jetés au mitard,
Où, confondant le jour et la nuit, ils ne se sont plus reconnus ;
Peur, peur, peur : un sentiment qu'ils n'avaient jamais connu.
Esseulés, vidés de leurs désirs mêmes,
Ils sont devenus les ombres d'eux-mêmes,
Habités par l'obsession de la pendaison, leur ultime délivrance.

ODE À LA VIE RÊVÉE - ROMAIN ET NICOLAS

Antek, Anne, Laurence, Jérôme et Gustave t'en veulent encore,
Nicolas, de t'être dérobé
À leurs yeux, cette sale nuit du 16 mars 1955,
Année de la disparition de Paul Claudel
Et de Pierre Teilhard de Chardin.

Tu étais un Fou-de-Vie,
Ils le savaient.
Tu aimais l'aventure.
Rien ne t'était étranger.

Tes enfants, beaux-enfants et arrière-petits-enfants te découvrent
Encore, comme nous tous, passionnés
De tes toiles parfois abstraites, mais toujours pétries
Dans la pâte, comme la Vie même : ta belle-fille Anne
En rouge, jaune, anthracite, beige et bleu.
Tes barques, tes poissons, tes ponts, tes toits,

Tes plages, tes nus, les objets de ton atelier,
Piano, partitions, contrebasse, ballet.

Tu étais tout cela : des choses et d'autres,
Merveilleusement agencées,
Composées : harmonies, brisures,
Superpositions de couleurs

Travaillées au couteau.

Un univers sans frontières, de l'abstrait au presque figuratif.

Les couleurs

De plus en plus lumineuses jusqu'à l'éblouissement,

Et que tu te perdes dans cet éclair

Solaire.

Je est Tous les Autres.

Le docteur Saint Aubyn diagnostique la maladie de Romain :

« Désintégration de la personnalité sous le poids

De conflits intérieurs irrésolus ».

Tirillé de toutes parts : entre ses femmes, ses maîtresses,

Diego, son fils bien-aimé,

Ses personnages foisonnants

Et pourtant toujours un peu les mêmes :

Réincarnations de lui-même,

Divisé.

Cette maladie, jadis on l'appelait folie.

Timide et bourru,

Tendre dans ses amours.

Romain, affectueux avec Sandy, puis Pancho,

Ses chiens, fidèles amis.

Amoureux de tous les animaux,

Défenseur de l'éléphant

Massacré par les hommes,

Ces exterminateurs
Monstrueux.

Qui parle de « frères humains » ?
Pour sûr, ils le sont... après leur mort.
Auparavant, par troupeaux entiers,
Comme les éléphants,
Les hommes sont exterminés et brûlés.
Il n'en reste que cendres
Ou dents, dentiers, couronnes d'or,
Crânes, tibias, fémurs,
Os iliaques ou omoplates,
Parfois le trou du meurtre.
Où est l'argent,
Le prix du sang ?

Raffinés, maniérés, cultivés,
Frères prêcheurs à leurs heures.
Oui, mais les hommes
Sont inaptes à combattre le Mal Héritaire.
Violente Europe : lieu des idées vertueuses
Et des arts flamboyants.
Charniers de toutes les guerres.
Voilà ce dont souffrait Gary :
De voir ce hiatus horrible
Et vertigineux
Entre les bonnes intentions et les terribles méfaits.

Jean Danthès, rescapé des camps de la mort,
Comme le Morel des Racines du ciel,
Dans le lieu par excellence de la culture européenne :

Rome.
Ambassadeur imaginaire,
Amant d'une sorcière
Et de sa propre fille Érika.
Double monstrueux,
Tragique, schizophrène.
Danthès écartelé
Entre les mondanités
Et les vices tapis dans l'ombre,
Le sang répandu en abondance, les chairs torturées.
Mensonges de la culture,
Surgis dans la nuit
De l'écrivain insomniaque.

Romain le cynique ? D'apparence.
Déçu par l'Homme,
Qui ne tient pas ses promesses.
Nicolas et Romain,
Luttant au nom de l'Homme
Malgré tout et opposant à son Destin
Tableaux et récits,
Témoins dérisoires de la beauté du monde.

Romain et Nicolas,
Enfants blessés,
Ivres de gloire,
Et de lumière,
Étincelant ivoire.
Soleils rouges dans le ciel crépusculaire.



Anne-Lise Blanchard

Et nos poings se resserrent
sur des sédiments de bonheur
sédiments d'une syntaxe
qui ne résiste à l'usure
des jours

Heurtement contre les dents
la langue fait des nœuds
en un travestissement
des priorités

nous avançons en nos hoquets
vers une fin que ne sauraient
éloigner les épilogues
en leur figement
des mieux-disant

Extrait d'un travail en cours



Maxime Coton

Tu as décidé de prendre place dans ma vie
Pas dans un livre
Aussi toute chronologie est illusoire
Chaque lettre écrite, avortée
Qui dort dans un tiroir n'y fera rien
Dans le déroulement linéaire des mois
Des coups de téléphone et des gestes timides
Au delà de nous je cherche
(Ce que pour te séduire j'appellerais)
La mécanique du sensible

Tout est là
Dans les premiers phonèmes que ta gorge timide
Sculpta sur mes mains de peu
Mes pas d'écueils
Qui à la lumière de l'urgence
Jusqu'au petit matin bégayèrent
En cette contrée nouvelle que tu ouvrais
À travers moi

D'abord la nuit blanche
Vierge d'on ne sait quel suspens
Le jardin d'enfants accueille les gestes que nous répétons
Afin qu'en nous-mêmes leur mémoire accompagne
Celle des figures détruites
Visages interdits du noir sur la ville
Seul un chien perdu accompagne la main qui
Cherche en toi la blonde béance
Seul le vent reconnaît
Le ventre d'espoir qui souffle sur nos joues

La blessure est
ton langage
Tu la feras nôtre en m'aimant
Aux pôles

Nous étions alors une traduction simultanée
Malhabile éternité
Interprétation de nos silences
Leur rythme : alternance d'élan, de retenue
Nous comprenons tout, je le crains
Sous le prisme du froid
Et l'agonie de notre contrée polaire

L'imparfait des langues, inédit



Oslo Deauville

DÉRIVE (3)

Par la force des courants, un dévoiement du cap, une piste écartée, l'errance inacceptable. Je dérive sans explorer les rencontres fortuites aux alentours. En s'écartant des lieux, les corps icebergs, monolithes, se perdent, s'éteignent doucement, c'est irréversible. Je dérive sans le cap, doucement des corps s'écartent. L'errance sans explorer la force des lieux, une dérive sans explorer les courants, doucement, doucement aux alentours, et se perdre, s'éteindre. L'errance que l'on ne tolère, les rencontres fortuites s'éteignent doucement, c'est irréversible. Doucement, l'errance sans le cap, doucement, l'errant que l'on ne tolère, dérive, n'a jamais été, jamais, une rencontre fortuite, tout au plus, qu'il faut écarter, éteindre, sans explorer la force du courant, sans explorer les alentours, même occasionnellement. La force monolithique, un courant irréversible, des corps aux alentours, une dérive, corps icebergs que l'on ne tolère, écartés, une piste inacceptable, même fortuite, une dérive.

VENTS MAGNÉTIQUES

les vents magnétiques emportent les appels égarés sur les terrains vagues dans des caisses oblongues un peu de sueur de la mitraille en paillette tout en haut sur la crête miroitent les fronts perlés de plomb la limaille ensemence les versants égouts compris et ce jusqu'aux derniers jours les pieds dans des bassines de fuel encore chaud le rêve parfait rongé par la sueur attiré tout en haut sur la crête les vents magnétiques sèment la limaille sur les terrains vagues dans les égouts décorés strass paillettes et des bassines comme refuge caisses oblongues comprises rêve de fuel de sueur encore chaude de caisses oblongues rongées par le plomb et ce jus-

qu'aux derniers jours la mitraille sur les terrains vagues miroitent les fronts perlés de sueur les pieds dans des caisses oblongues rongées par le rêve parfait.

DÉRIVE (4)

les volets se ferment pour contenir le harcèlement des piquets martelés jusqu'à tendre les peaux des chevaux fusillés dans l'enclos autour des chardons les rictus violacés et les balles perdues polissent les cuirasses trempées d'écumes des morceaux d'existences distraitemment empilés filtrent la lumière je fais des moulages de ces rayons délicats sertis d'émeraudes vases soliflores verdoyants jalousement conservés sur étagère entre les albums photos il y a toujours une place pour moi et personne d'autre à l'intérieur pour moi les morceaux sans ecchymoses l'os et la carne pour les chiens de passage autour des chardons il y a toujours une place pour les gueules affamées d'autres empreintes un lien au-delà



Caroline Callant

INTRO

À l'intérieur de moi, déposée sur une petite table de bois, brille une bougie. La moindre respiration en atténue la clarté. La flamme fait vaciller tendrement la lumière jaune que ma vie réclame. Les ombres sont longues et jouent les étranges pièces d'un théâtre magique.

À l'intérieur de moi, brûle une chandelle. Rien d'étonnant qu'elle me fasse écrire de travers, elle est inconstante, elle danse, elle chante et ne pense qu'à la fête. Elle est de la même race que la sève des volcans qu'on croit endormis. Elle est le cheveu arraché à la tête du soleil.

À l'intérieur de moi, parfois tout s'éteint, les vaisseaux s'égarer, les ruisseaux tournent sur eux même et combattent les rivières. Il fait froid, il fait noir, c'est vide. Le temps se crispe, l'amour m'oublie. À l'intérieur de moi, il ne reste que l'ombre et sa gueule béante, elle dévore les jours pour en faire des boulettes de papier chiffonné.

À l'extérieur de moi, on ne voit rien de tout cela, des jeux de la lumière avec l'ombre. Je brille, je ris, on m'aime et puis on ne m'aime plus. Ma main reste franche, mon regard droit, mon manège tourne et j'oublie, j'oublie.

À l'extérieur de moi, on ne voit pas mon doute permanent (restera-t-elle allumée ?), je suis lisse, je suis grande, je suis une farandole. L'inconstance et mes colères aiment se faire appeler liberté.

À l'extérieur de moi, je ne laisse transparaître qu'une lueur bleue dans le gris, que certains aiment confondre avec la beauté. Sur mes lèvres le baiser, sur l'épaule un

papillon rêvent de s'envoler vers les cieux en prononçant : « pour toujours ». Sur ma tempe tremblote une veinule, au rythme galopant d'une folle bougie.

LE SON D'UNE HARPE

Il ne distingue plus que les mouvements de la lumière.

Le monde qui l'entoure n'est plus qu'une vibration,
un contour auquel il s'efforce à tâtons de donner un sens.

Pour lire, les lettres doivent être géantes,
ciselées et lui parler des livres qu'il a déjà lus.

Pourtant, il voit dans une voix tremblotante,
la larme minuscule qu'on avorte en silence,
qu'on enferme dans les nœuds d'un mouchoir.

Il voit la crinière d'un cheval au galop
dans les voiles de sa fenêtre entrouverte
et qui sursautent au moindre courant d'air.

Il attend le jour, avec son œil bancal.

Il découpe et décortique à la loupe.

La soupe brûlante et infâme qu'on lui sert lui dit : « la terre, c'est ici ».

La caresse donne une raison à sa peur.

Il tombe, il flotte, personne n'est là pour le ramasser.

Aujourd'hui, il a lu trois mots : « la.....nuit.....vient ».

Il a souri.

LES FACES CACHÉES

Les mots apparaissent comme des astres lunaires à la surface des textes.

On ne voit que leurs lueurs nager dans la nuit. Rien de plus.

Repliés sur eux-mêmes, ils masquent leurs origines mais dès qu'ils s'im-plantent dans une phrase, on commence à les apercevoir, à deviner leurs devenir, à leur supposer des trajectoires.

Les sphères dans lesquelles les mots évoluent sont à la fois d'une harmonie complexe et solide et d'un équilibre fragile. Chaque mot est clairsemé de cratères et de collines, est fait de pleins et de creux. De petites racines les retiennent, des veinules les nourrissent et les soudent à la vie. Elles fraient des chemins, permettent des voyages en même temps qu'elles les freinent. Retirer l'une de ces voies minuscules c'est amputer les mots et puis les phrases de leurs histoires. Ils ne résonnent plus, ils boitent, ils suffoquent ou deviennent froids. On peut s'attacher aux mots, on peut s'en défaire et les oublier.

Vos mots appartiennent à une autre galaxie que la mienne : une autre intelligence les guide. De loin, je les admire sans toujours les comprendre, sans être capable de les atteindre. Je me console du mystère qu'ils préservent et de leurs obscures raisons en contemplant les zones nébuleuses de mes propres mots.

Ainsi, je ne creuse plus de ravins, je parcours l'infini. Il n'y a plus de différence entre vous et moi, car dans la plupart des cas, nous ne savons pas ce que les mots nous cachent.

GALOP CHATOYANT

le trait noir et franc
de mon galop
et la courbe folle de mes hanches
tes lettres comme la trace de mes
sabots rythmant
le temps
mon encolure souple et ta caresse dissoute
par le vent dans l'incendie
chatoyant de ma crinière
rien ne nous force à devenir
comme tous ces chiens
dressés pour la morsure.

OPALE

Je t'envoie la lettre qu'il te reste à écrire,
l'opale irisée d'une feuille de papier,
la mie de pain,
la main blanche et blessée d'un fabuleux glacier,
ses éclats de rire dans l'eau.

Je t'envoie les pensées rassemblées dans les draps amidonnés de grand-mère,
les plis confortables de la nappe du dimanche rangée dans l'armoire
avec tellement de soin.

Je t'envoie la caresse de la fleur,
ses pétales,
sa corolle et ses feuilles.

Je t'envoie un souvenir récolté par le hasard dans le fond d'un tiroir,
l'oubli et son ruban auquel tu étais attaché.

Je t'envoie une tranche de vie,
la nourriture qu'on laisse fondre sous la langue,
le pas dans la neige,
le souffle d'amour sur ta peau.

Je t'envoie la partie douce et légère du silence.

SILENCE

Le silence est une pluie glacée
qui traîne sur la chaussée
comme la bave de l'escargot

Le silence est un bal masqué
où les invités sont des salauds

Le silence est son verre de bière
et ce ne sera pas le dernier

Le silence est cette petite phrase
à peine osée qui tremble comme une prière

Le silence est impuissant et lâche

Il se tait quand il entend mes larmes

Il rampe sourd et aveugle

Le silence est un bègue

un ivrogne

un crapaud

Il a craché sur mon cœur et croasse au soleil avec les corbeaux

Le silence est le hublot dans la porte de ma chambre

Le silence est la couverture de laine

qui te tient bien au chaud.



Olivier Le Lohé

Dans le noir d'une « Séparation »,

Sous la pluie d'été,

Sous les plis du drap,

Sous sa douceur,

Dans le creux de ses reins,

Deux mains s'unissent.

Son sourire pupille.

Sa soie se dénude.

Sa langue féline.

Ses lèvres se pincent.

Mon muet visage n'est qu'une transparence

L'encre gratte le grain qui imprime l'absence

Cette omniprésence, sur l'oreiller, blanche

D'une soie soustraite, de l'odeur capturée

Dans le creux de mes draps et d'un air échangé

Des nos bouches effleurées, endigue mes rêves.

Attente du moi qui n'ose se dévoiler.

Attente d'un mois, joue par joue, heure par heure.

Minuté d'un manque, l'impalpable attraction,
Octroie toute raison, m'aimante vers ses lèvres.

Dans le noir d'une séparation,

Deux mains s'éclipsent

Sous la pluie d'été,

Son sourire coule.

Sous les plis du drap,

Sa soie se dénude

Sous sa douceur,

Sa langue féline.

Dans le creux de ses reins,

Ses lèvres se pincent

Dans la clarté de l'aube,

Ses doigts se défilent.



Marc Imberechts

CONCLUSION PROVISOIRE

N'oubliez pas les oreilles de souris discrètes sous les taillis.

Ne vous effrayez pas du lancinant marteau de la sittelle.

Nous voyez-vous attentifs, tranquillement assis ?

Dans nos têtes jaillissent nombre de pensées bien belles.

Bergeronnette, pic épeiche, rossignol, hirondelle,

liseron, achillée, chêne ou oripeaux

quand le bas est vu de haut,

les couleurs du monde sont merveilles.

Non plus troncs, plumes ou fougères,

mais carrés, losanges et cercles multicolores.

Ce n'est plus le monde, c'est un jardin d'émeraude.

ENVOI

Dans un grand trou carré fait d'argile et d'eau,
était assise notre maison d'enfance.

Nous soutirions le vin des tonneaux.

Dans les caves, c'était notre jouvence.

Les portes et les fenêtres soufflées
par l'explosion d'une bombe dans le potager
offrirent aux hérissons un nid de feuilles mortes.

Dans cette maison, nous vivions de la sorte :

Je tenais mes rêves dans un faux grenier.
Je grimpais l'échelle et soulevais la trappe.
L'odeur de charpente et d'ardoises plates
dans mon cerveau est bien cataloguée.

A défier la mort, s'appliquent les enfants.
Le toit et les cheminées, nous escaladions.
Allant sans peur sur la margelle du néant,
dans les corniches, nous dansions.

Pour les voisins, nous étions clowns ou acrobates.

Et encore sur le toit de l'usine à abattre,
à trente mètres au sommet de la cheminée,
notre planète faisait la mijaurée.

Près d'une flaque d'eau par le chemin de l'école,
sur un brin d'herbe, j'engageais des croisières
vers les pacifiques terres de feu ou vers le pôle,
où vivent les tchouktes dans la misère.

A midi, je rentrais po fé malette*.

Les gueules noires mangeaient leurs tartines.
Je connais l'odeur du feu pour la fonte et les machettes
vendues au Congo, en Amérique latine.

Au mitan d'un marais, sur une touffe de joncs,
je grillais des allumettes pour un feu de bois.

J'espérais le froufrou aérien des bécasses.
Toujours le salut d'une bête sauvage me fut un don.

Quand l'hiver entasse ses congères, à tâtons,
dans le labyrinthe de glace, nous avançons.

A l'école, crissaient nos sabots de bois
sur la piste gelée entre tilleul et séquoia.

Entre les gerbes du froment d'été, étendus,
nous visions du ciel la face profonde.
Au ruisseau, les mollets couverts de sangsues,
je pétrissais la matrice du monde.

**pour manger mon pique-nique*



Philippe Leuckx

I

Je bois en marchant
l'ampoule glauque
je sais le ciel sombre
et l'enfance maigre
au-delà de ces murs
où un écran ricane
ses rêves frêles

II

Je risque des ciels d'encre
des pentes et des espagnes sèches j
'aime ces vents qu'assigne
toute ma pauvreté
les vins sombres et la montée du soir
au relief de mon cou

III

L'âpre terrain de soi
grande chape sans moisson
prés du coeur
à confondre
dans un sang noir de boue

IV

Vers le vent à venir
une veine à peine
et devenir vent
et si le vent le veut
et si le sang le peut
revenir d'où sève au loin sème

V

Je m'essaie au repli
je consens au refuge
j'assigne au poème
une lumière bue
à même la main

Extraits de « L'accordeur d'âme », à paraître.



Charline Quarré

GAS STATION LOVERS

Les arrêts aux stations services sont de grands moments de poésie, surtout quand il est tard dans la soirée, tu sors de la voiture bardé de courbatures avec les cheveux en pétard, tu marches au radar, tu traînes des pieds jusqu'aux toilettes. Avant, t'y allais avec ta clope, tu te séchais les mains avec la fumée qui te piquait les yeux mais maintenant c'est mal vu. Les néons t'éblouissent, c'est douloureux. Puis tu te traînes jusqu'à la machine à café et tu restes à la regarder un bon quart d'heure, hypnotisé – chocolat Nesquick ou bouillon de légume ? avant de mettre ta pièce dedans. Pas loin derrière, y a souvent un monsieur bien franchouillard qui a des enfants qui s'appellent Kevin et Brenda, ou quelque chose comme ça. Il te regarde, les yeux pleins de « parigos, têtes de veaux » tandis que tu remontes, toujours au radar, dans ta voiture immatriculée parisienne. Dans l'habitacle, tu attends tes compagnons de voyages et là, il y en a toujours un qui arrive comme un héros, les bras chargés de provisions réconfortantes – et dégueulasses : Powerhead, la boisson bleue, chocolat à 99% de cacao et j'en passe mais on s'en fout, ça fait partie du côté exotique, on est des fous on boit des trucs tout bleus ! En général, cette âme généreuse ne se sentait pas plus fière d'avoir sauvé un gosse de la noyade que de t'avoir acheté du Powerhead... Mais c'est ça qui est magique dans



Eric Godichaud

LE SILURE

à JL wauthier

Entre deux eaux, parmi les algues peintes, les chevelures poudrées, les couronnes dans les herbes et les ajoncs, suivant les nénuphars.

Offrant des écailles en silex, des nageoires tranchées, dentelées comme des scies, coupant la nappe, la mousse sur le verre de cidre, sortant des draps, écartant et caressant les rochers, lorgnant le ciel guère plus grand qu'un mouchoir.

S'aventurant un peu plus haut, plus près du bouchon, découvrant la mousseline d'un novice aussi vert qu'un claret, long, épuré, d'une rigueur foudroyante.

Le cloître ouvert sur des collines, un clocher où scintille un coq.

RUE DE L'ARCADE

C'est un hôtel qui n'est indiqué dans aucune ville. Il est connu des initiés, et comme son nom est secret, ceux qui s'y rendent ne rencontrent que des naufragés. Le jour, impossible d'y rentrer, à moins d'obtenir d'un aveugle une cane blanche; encore faut-il être capable de marcher les yeux fermés.

A Paris, un passage fameux : « le Brady », est le seul chemin. Au bout du tunnel, une lampe pigeon flamboie, tout droit sortie d'un Tableau Nabis, elle est tenue par une femme très belle, très mystérieuse, dont la robe se confond avec les papiers peints, à l'intérieur des échoppes.

Vous faites mine de flâner, et le décor devant vous se désagrège.

Une margelle est tracée à la pointe sèche, des truites nagent entre les fils de plomb.

Alors, c'est le seuil; un valet à perruque grise, aux fourrages paille vous salue humblement, le même qui annonçait les invités chez Guermantes, vous prie de prendre la porte à tambours, virevoltante, qui découpe le hall en vignettes.

Sur un fauteuil éventré, un homme, sans chapeau, sans mains, lit un journal.

L'homme ne bouge pas, il a pris la pose d'une statue du Moyen âge, pour vous impressionner; mais sitôt le dos tourné, il continuera la chasse aux non dits, à tous les étages.

Plus loin, un nuage vous suit d'en haut, c'est le froufrou d'un arbre qui recouvre la rue, glisse subrepticement derrière un muret. Et là, un établissement de bains, rue de l'arcade, vient placer contre votre rétine ses lettres de néon, versicolores. Scintillement d'ocellure de paon. La porte à tambours tourne, tourne, et en y entrant, les décors, les humains vacillent, lançant des éclairs, des SOS. Un valet vous demande de le suivre, vous parcourrez une série de couloirs, éclairés d'appliques en régule. Les numéros défilent, l'on vous propose d'une voix très douce, vous pouvez prendre la chambre qu'occupait monsieur Proust.

Voilà son lit, se dirigeant vers une armoire à glace, la couverture qu'il utilisait. Je m'allonge sur le lit d'enfant. Au-dessus de moi, je scrute, comme un morceau de poterie étrusque, une moulure au plafond. Je n'ose pas me lever.

La rue pavée est du Moyen-Âge. Le rideau du square est formé de tilleuls en croisée d'ogive. Des saints, dans leur vitrine moulurée, conversent du grésil, d'une glace épaisse au fond des fontaines. La carpe, pensais-je, la carpe rêve au bleu.

Au portail royal, tous les enfants pépient, et les petits oiseaux dorment dans les bras des prophètes.

HOLZWEGE

chemin
non frayé
qui se perd dans la forêt
en plusieurs pliures
là où les
bûcherons de la forêt noire
sifflent et
vont disparaître au détour
si tu peux
perds toi par le chemin
couvert de buissons
regarde d'en haut
la clairière de l'Être.

FLORÉAL

Une petite librairie, au Floréal. Le bouquiniste me demande de le suivre dans l'arrière boutique, un laboratoire de chimiste: tubes à foison, cornue à toison, pailleasse à moisson...

Il me tend un livre, et sur le papier chiffon, il neige dans la pièce, je crois reconnaître l'écriture sumérienne faite de clous, une odeur fraîche et astringente d'ambre noire, d'orange, de papier d'Arménie que faisait brûler grand-père. Le texte est rythmé par de jolis dessins encartés, ajoute-t-il, retirant délicatement le papier transparent.

Sur l'un d'eux, une maison entourée d'étoiles, sur l'autre un pont sans ruisseau, noir et blanc à la Hetzel.

Un rideau cramoisi doit ouvrir sur une précieuse loge à l'opéra, les plus beaux marbres de Paris !

A la dernière image :

le grand air de Paillasse, sous les étoiles dans la Tosca, chantés par L P, le grand ténor.



Jacques Demaude

TRACES VIVANTES (SUITE DU N° 64)

À Monique Dorsel

Aussi à la mémoire d'Emile Lanc

Irremplaçable oubli, ton lent poumon respire

Pour nous tous, par le temps et l'espace,

Une trace vivante de l'éternité.

Armel GUERNE

L'homme a la nostalgie de la lumière totale

Paul ELUARD

HIVER

28

Croix désespérée,
fentes sur un mausolée
outrageant l'hiver.

29

Linceul ou repos.

Souffle recreusant des os.

Plaine immaculée.

30

Grésil tournoyant

et misère vacillante,

sébile éclatée.

31

Moineaux ponctuant

la blancheur du dénuement

devant nos mains vides.

32

Charognes qu'enserrent

verglas, fissures, chimères

dans le chemin creux.

33

La bise chassait

de seuil en porche d'église

nos faix d'immondices.

34

Attendre. Penser

que la moindre fleur du givre

pourrait nous survivre...

35

Le soleil qui tremble

sur les congères mouvantes

n'aveuglera plus.

36

Repos éternel ?

Chablis rêvant sur la neige.

Désir de printemps.

Désir de printemps.



Eric Chassefière

Je te regarde couper les branches de sel
du rosier mort au tournant de l'été
le soleil dans les linéaments des tiges
tisse la toile de ta transparence
de la dentelle d'ombre illuminant ta peau
je sens la mémoire du vent tracer le jardin
les branches entassées brûlent déjà
des maigres étincelles de leurs épines
la mort commence avec la vie
chaque rosier ne porte qu'une seule fleur
celle de ce bouquet de branches raides
innervant la tranquille profondeur d'un mur
dont on pressent que la plénitude renaîtra

Le jardin a des délicatesses de fontaine
d'infimes froissements d'ailes ici et là
rident la surface étale de ma perception
la présence des choses glisse à leur surface
frêle camaïeu d'ombre d'un feuillage
et dans les circonvolutions de l'arbre
l'écorce prend consistance de la pierre

le jardin ne vit plus qu'à sa surface
le silence prend pour fléau l'oiseau
qu'on entend sans le voir creuser la langue
de chaque présence ne reste qu'une traversée
la brièveté d'une main posée
l'odorante pulsation d'un sol herbeux d'étoiles

Ne pas inscrire le poème dans sa temporalité
détacher le fruit de l'orbe noire de ses yeux
se laisser éblouir par la fermeté de la peau
toucher la lumière qui devient la branche
accepter que les mots taisent le silence
ne révèlent rien du cœur silencieux de ce jardin
dont en chaque fruit mordu bat la chair
ne jamais nommer les lieux traversés
sentir comme la chute seule porte le papillon
comme la plus légère oscillation des arbres
suffit au passage du temps et de la mémoire
ne rien vouloir écrire d'autre que le corps
se mesurant à la lenteur caressante du jardin

La partie qui reste éclairée du jardin
semble faire miroir à l'autre
plongée dans la pénombre d'où je la regarde
la clarté s'accrochant aux feuilles en saisit la forme
le feuillage liquide ondule au rythme lent
que lui imprime la toile sombre de l'arrière-plan
qui seule ici paraît se mouvoir
comme si la lumière tapissant les feuilles
était ancrage de cette pénombre du sous-bois
qu'épouse la part d'obscurité de mon regard

le jardin devient alors seuil de lui-même
profondeur qui s'écrit d'une pénombre
de la mouvance d'une mémoire en réponse
à l'immobilité fragile de l'instant

Voix d'enfants posées sur des pierres
séchant comme miel au soleil
cris d'oiseaux comme un pollen
ensemencant la lumière du silence
secousses brèves ubiquité d'instant
qu'une seule mémoire porte
déplie comme fleurs à la peau
la douleur attend ses souvenirs
je ne vis pas l'instant présent

bruits épars musiques échangées infini réseau des sons
tissé dans l'écoute de la pierre
nulle présence qui ne soit apparition battement contre la nuit d'une aile tout de
l'instant est aussitôt perdu
en même temps la main recommence
les cris des corbeaux résonnent
dans l'immensité des champs invisibles



Claude Bolduc (Québec)

UN CONTE DE WHISKY

Certes, je m'étais trop éloigné du port, mais comment un honnête homme aurait-il pu demeurer à bord après avoir été ballotté des jours durant par des vagues saumâtres prêtes à avaler tout ce qui ne se trouvait pas à fond de cale ou en haut des mats? À écouter la plainte sinistre des cordages maltraités par la sale humeur de l'aquilon? À espérer revoir un jour l'horizon disparu derrière la tempête des tempêtes, seul capable de nous dire où commence la mer et où commence le ciel ?

Nous avons perdu nord et sud, nous avons perdu heure et peur. S'agissait-il d'un jour sombre et sournois comme la nuit, ou de la nuit qui se parait des airs blêmes d'un jour malade ? Résignés, impuissants, avec des gestes d'automates, nous luttions contre la mer qui nous rappelait à elle. Ne restait plus pour nous animer que le devoir douloureux du marin qui doit ramener son bateau à bon port. Soudain, dominant la tourmente, Bombaert a crié « Terre ! », et nous nous sommes précipités de son côté pour mieux voir le port aux eaux épaisses qui nous ouvrait ainsi les bras.

— Je vous l'avais dit qu'on s'en sortirait !

Trempé dans l'huile bouillante, Bombaert aurait dit la même chose de toute façon tant il était de nature heureuse même si, sa vie durant, il avait été pauvre comme un sol sablonneux et laid comme une vache du Yorkshire. Porté par un immense soulagement, le reste de l'équipage a mis pied à terre sitôt amarré le Kremer, trop content de se voir gratifié d'un temps pour amasser quelques vieux péchés à confesser.

Bien que le temps fût vilain, nous nous sommes éparpillés en ville, laissant le Kremer panser ses plaies de mer, blotti contre un quai de bois pourri.

La fureur du vent me sifflait aux oreilles avec l'insistance d'une bête courroucée, recouvrant le bruit de mes propres plaintes. Et pendant que me flagellait l'impitoyable tourbillon d'une pluie déchaînée, le froid s'insinuait dans les pans soulevés de mon manteau pour mordre avec avidité dans ma chair. C'étaient eux les coupables, vent, pluie et froid, qui m'avaient poussé contre la porte de l'Escale en cette soirée à ne pas mettre un usurier dehors.

J'entrai dans un endroit chaleureux, à l'abri du flagellement des éléments dont les voix déchaînées n'avaient pas osé franchir la porte à ma suite. Seul un grand escogriffe aux membres démesurés somnolait, la tête appuyée sur le comptoir. De l'autre côté, pansu comme une bouteille de vieil armagnac et planté devant la rangée de bouteilles qui égayait le fond du bar, le maître des lieux essuyait des verres. Une expression enjouée apparut sur son visage quand il se tourna dans ma direction.

- Tout honnête homme trouvera du réconfort dans mon auberge, et si vous entrez dans cette catégorie, étranger, alors soyez le bienvenu.

- Plût au ciel que se trouve dans chaque port une auberge aussi accueillante que la vôtre, patron. Si la chaleur de votre whisky est à l'avenant, vous ferez de moi un client pour la vie.

Je n'eus pas sitôt terminé ma phrase qu'un verre d'or liquide glissait jusqu'à la peau gercée de ma main.

- Vous trouverez une place auprès de Gretenmayer, fit le patron en me désignant, d'un bras dodu, le type affalé au bout du comptoir.

Il était curieux que l'on m'assignât une place auprès de l'unique client de l'auberge mais, ignorant des coutumes en vigueur à l'Escale, je pris le temps de faire rouler dans ma bouche une larme de cet honorable whisky, histoire de forger une question qu'on ne jugerait pas inconvenante. Le miroir du bar attira mon atten-

tion au moment où je m'adressais au patron, tuant au bord de mes lèvres les mots que j'avais préparés.

Derrière moi, l'auberge était remplie de clients qui, la mine sombre, contem-
plaient leur verre d'un regard embué ou jouaient aux cartes. À l'abri de la lumière
des lampes, des silhouettes gisaient face contre table dans les coins de l'Escale, une
main agrippée à la bouée de leur verre. Je me détournai vivement du comptoir.

- Quel est donc ce prodige ? m'exclamai-je.

Le patron essuya un dernier verre, qu'il rangea avec soin par-
mi la foule de ses
semblables.

- S'il est vrai que le bon whisky possède le don de rapprocher les âmes, une fois
que sa caresse brûlante a effleuré vos lèvres, vous faites partie de la famille.

Des volutes de fumée, au hasard de leur danse, léchaient les poutres basses du pla-
fond, m'éveillant à la douce odeur du tabac de Hollande, baume suprême sur mes
tourments de voyageur perdu. Emportant mon précieux verre, je pris place aux cô-
tés dudit Greten-
mayer qui, à ma grande surprise, se redressa aussitôt. Il n'était
pas endormi. Sans doute cherchait-il à dissimuler les larmes salées comme des em-
bruns qui traçaient des rigoles le long de ses joues.

- Plût au ciel que le whisky de l'Escale vous apporte réconfort, lança-t-il en refer-
mant autour de son verre des doigts

longs et pâles comme des pattes de crabe.

- Déjà il remplit son office avec une ferveur missionnaire.

Pour mieux appuyer mes dires, je trempai de nouveau mes lèvres dans le feu ex-
quis de mon verre, épiant du coin de l'œil le rare va-et-vient des clients. L'un arri-
vait, désarmé, l'air fourbu, battu par le vent, la pluie et le froid, pendant qu'un
autre s'en allait en silence, toujours blême mais avec l'ombre d'un air satisfait.

- La vie est si dure pour nous, pauvres marins, reprit Greten-mayer en s'agitant sur
son tabouret, quel autre endroit nous purgerait de nos peines ?

Pendant que ses yeux s'emplissaient à nouveau de larmes, il balaya l'air à grands
gestes des bras, comme si ses membres arachnéens tâtaient les fils d'une toile con-
nue de lui seul. Un soupir puissant s'échappa de ses narines, poussant quelques
poils gris vers l'extérieur, après quoi le malheureux appuya lourdement son front

blême sur le comptoir. Que me fallait-il faire, hormis lui insuffler un peu d'entrain ?

- Vous me semblez bien triste, l'ami. Levons nos verres, et peu importent les déboires qui vous ont mené ici, ils...

- Au port d'Anvers, la belle Deborah m'a abandonné au profit d'un marin d'eau douce qui n'a guère connu davantage que le cabotage parce qu'il était borgne. Au port de Londres j'ai perdu Rhonda, la plus douce des femmes, partie à l'autre bout du pays avec un homme d'affaires véreux. Au port de Naples, un marin ivre a étranglé ma brûlante Alessandra. La perte d'une seule d'entre elles suffit à briser une vie, et voilà que toutes, d'une façon ou d'une autre, ont disparu et que dans nul port ne se trouve plus de bras amoureux pour m'accueillir.

- La vie sait quand même apporter quelques douceurs à l'honnête marin !

- Et que ferions-nous ici si c'était vraiment le cas ?

- Mais ici, c'est l'escale, la détente, un peu de joie avant de remettre les voiles.

- Vous en êtes sûr ?

- Bien entendu.

- Vous qui venez d'entrer, pouvez-vous seulement dire d'où vous arrivez et où vous vous rendiez ?

-Je...

S'agissait-il des séquelles sur mon pauvre esprit de notre traversée dans cette effroyable tempête, ou un maléfice ne se cachait-il pas plutôt dans les effluves de cet excellent whisky ? Je ne pus répondre à la question de Gretenmayer. Soudain, il n'y avait plus dans ma tête que l'écho d'une fureur sans horizon et de rideaux de pluie qui claquaient comme des fouets sur le pont du Kremer. Ciel et mer s'étaient fondus pour mieux effacer tout espoir de terre, noyant à la fois notre point de départ ainsi que notre destination. L'univers s'était fait tourmente autour de nous, jusqu'à ce que nous fût accordée la grâce divine de ce port aux eaux boueuses.

Gretenmayer, qui n'avait pas attendu ma réponse, était retourné embrasser la surface du comptoir. S'étant approché du malheureux, le patron, d'un geste mille fois répété, abreuva son verre d'une cascade ambrée.

- Même dans les moments forts nombreux où le whisky étend net sa longue carcasse sur le comptoir, cette fripouille de Gretenmayer continue d'avoir l'air inconsolable. Il est mon plus ancien client. Mais vous, de quelle peine vous faut-il vous purger ?

- Que voulez-vous dire ?

- Ne passe-t-on pas par l'Escale afin de noyer la peine non éclusée d'une vie ?

- Vous me l'apprenez.

Il n'était pas dans mes habitudes de me transformer en Madeleine des docks au premier bar venu. Certes, il allait de soi que le bon patron d'une auberge s'offrît en réceptacle aux pleurs de ses clients, mais en ce qui me concernait, mes larmes n'appartenaient qu'à moi et je les conservais jalousement pour les longs moments de solitude, lorsque dans la nuit inquiétante le Kremer dansait sur la houle. Si grande est la joie de l'homme de mer lorsque d'aventure son pied, au terme d'une croisière d'enfer, foule enfin la terre, si grande est son émotion en trouvant une auberge où s'alignent les reflets multicolores des plus fines liqueurs et où, trônant sur les tables blotties contre les murs, des viandes luisantes de jus exhalent leurs parfums, que jamais ne me viendrait l'idée de verser une seule de mes larmes dans l'or brûlant de mon verre.

De temps à autre surgissait un nouveau client battu par la tempête, l'air perdu, soulagé d'avoir trouvé un abri. Ceux qui quittaient le havre de l'Escale, par contre, n'utilisaient jamais la porte d'en avant. Tous se dirigeaient plutôt vers la porte de planches mal peintes, quasi dissimulée dans l'ombre du fond de l'auberge.

- C'est là qu'on s'embarque, dit le barman, dont l'empathie professionnelle lui conférait le don de deviner les pensées de ses clients.

Un homme au visage tanné par les embruns, coiffé d'un béret déformé par les longues traversées, quitta la table la plus proche. Je surveillai son reflet dans le miroir pendant qu'il passait derrière moi, marmoréen, l'air moins triste que l'ensemble de la clientèle. Près d'une table où quatre marins, pipe au bec, jouaient aux cartes, il fendit le nuage où se mélangeaient les arômes de leurs tabacs. Alors que dansaient les volutes de fumée sur son passage, il arriva la même chose de la substance de l'homme qui parut se disperser comme un brouillard dans la rafale. Sans en être incommodé, le marin poursuivit son chemin en direction de la porte du fond,

reprenant peu à peu sa fragile cohésion. Un moment plus tard, j'observai le même phénomène chez un autre, dont le corps sembla se dissoudre au contact d'une table qui se trouvait sur son chemin.

- Mais ces gens sont morts ! m'écriai-je.

- Vous croyez ? Ne vous semblent-ils pas normaux ?

- Justement, ils me semblaient normaux jusque-là.

- Ne croyez-vous pas que s'ils vous semblent normaux, c'est parce qu'ils sont comme vous ? C'est-à-dire que vous êtes comme eux.

- Que voulez-vous dire ?

Plutôt que de répondre, le patron m'entraîna jusqu'au carré gris d'une fenêtre non loin de la porte du fond.

- Vous voyez ?

Un ciel mauvais pesait sur le paysage comme le couvercle d'une marmite de fonte. Alors qu'une nature enragée m'avait poussé comme un fétu contre la porte de l'Escalier, je ne distinguais à l'extérieur ni vent ni pluie ni éclairs, seulement ces nuages sombres et sévères, si pansus qu'il eût suffi de tendre le bras pour les crever. Tiré sur le paysage, un rideau de brume laissait à l'imagination le soin d'illuminer une ville portuaire.

Une longue passerelle s'étirait dans la grisaille jusqu'à un bras de mer où attendait un formidable clipper dont les mats fendaient la brume, toutes voiles au repos, prêt à prendre la mer par les temps les plus ingrats, de quoi faire passer le Kremer pour le dernier des sabots.

Des marins marchaient en lente procession vers l'imposant vaisseau avec l'équanimité de ceux que personne n'attend plus. À cette pensée, mon cœur se serra comme si ma poitrine s'était refermée sur lui.

Telle une armée de fourmis le long d'une brindille, la foule avançait sur la passerelle. À travers les bérets, les chandails de rude étoffe et les vareuses fripées, je reconnus soudain Bombaert à son faciès de bovin heureux. Je l'appelai, je frappai contre les carreaux gras de la fenêtre pour attirer son attention, mais jamais il ne se tourna dans ma direction.

Lorsque l'écoulement des marins sur la passerelle se fut tari, on défit les amarres du majestueux vaisseau sous le regard impassible de la foule sur le pont. Au lieu de se mettre à glisser paresseusement sur les flots, le clipper sembla se dissoudre dans le brouillard et les embruns, devenant silhouette, fantôme, puis néant. De le voir disparaître avec tous ces gens, avec Bombaert sur le pont, emplit mon âme d'un désespoir inexplicable.

Comme il n'y avait plus rien à voir, le patron me ramena au- près du scintillement multicolore des alcools du bar.

- Il y a ceux qui ont su partir sereins, dit-il en posant une main sur son inépuisable bouteille de whisky, et il y a ceux dont l'âme reste embourbée dans le chagrin d'une vie.

Au moment où il gratifiait mon verre d'une nouvelle offrande dorée, je m'effondrai sur le comptoir pour y déverser ma peine, car l'au-delà ne saurait accueillir la douleur qui gît dans le cœur des hommes.



Salah Boudebbouze (Algérie)

C'EST LE TEMPS

pour celui que je fus
pour ce que je suis
mon miroir est là
mon album aussi
je me vois
je me revois
plein de vie
d'ambitions
jeune et souriant
et je me vois
vieux et ridé
tout peint en blanc
un prix honoré ?
une vie vite épuisée
ce murmure qui jaillit
c'est le temps
oui c'est le temps.



Bruno Geneste

BALTIQUE OISEAU DE FROID (EXTRAIT)

*Il y a la peine, qui ravine
il y a le froid qui gagne
quelquefois c'est comme si l'on n'avait plus de peau
seulement la pierre des os.
Philippe Jaccottet.*

Contours I

Nuit de froid
lumière d'eau errante
durcie par la glace
jour amenuisé
 rongé jusqu'à l'os

 soleil vif
noir de braise
jour blanc de grève
de ciel
de lacs
obscur semés
de faisceaux

basculés
dans la brume
de fumées de vent
aux courbes des anses vides

écoute !
l'écoulement abrupt
du silence
de la mer
aux lignes de dunes creusées

chavirées
de roches
chamaniques figures

extension des forces nues
d'aurores
d'ailes
invisibles aux marges
de feux éteints
de routes
de pas

dans l'avancée qu'éclairent
aux lisières un signe taillé à la hache
par un homme au nord de l'océan
près de l'os, ce froid de mer
cette chair d'écorce d'horizon
traversée de navires
soudain
en retrait la barque

l'île
son ciel poussé

près de la fenêtre
le sable
l'ambre jailli
frotté à la pierre simple
du chemin qui recule
amarre rompue
au-dessus du vide
au bord extrême de la lumière



Emmanuelle Ménard

A LA CHASSE AUX MOTS

Max était un vieux monsieur qui avait pour toute richesse une maison et les mots. Tout petit déjà, ce possédé de l'écriture, ce « foudre de lettres » comme on l'appelait, avait éprouvé une ferveur incomparable pour ces « monstres chéris ». Quand il n'était pas en train de rêvasser et de regarder un ange voler, il s'amusa à extraire ces trésors du dictionnaire de la langue française, les faisant rouler sur sa langue, les mâchouillant avec délectation puis les avalant pour les recracher aussitôt dans un mouvement de va et vient qui lui faisait oublier l'heure sacro-sainte du goûter. On avait bien tenté de confisquer cette étrange bible mais cela avait donné lieu à de telles scènes d'hystérie qu'on y avait vite renoncé. Après tout, tant pis pour lui ; s'il préférait consommer de croustillantes tartines aux mots plutôt qu'à la confiture, c'était son affaire ! Ces mots étaient plus que des mots, ils étaient toute sa vie ; en quelque sorte une colonne vertébrale ou canal conducteur où le passé et le présent s'envoyaient régulièrement des flux magnétiques en se racontant chacun sans se dévoiler totalement.

Max jeta un œil attendri sur le dictionnaire qui faisait presque office de bijou de famille. Comme lui, ce gros livre avait vieilli mais à sa manière. Imbibées de l'eau du temps et à moitié déchiquetées par les dents de quelques décennies, les feuilles jaunies et racornies menaçaient de se détacher à chaque fois qu'on y portait la main. Ce cher compagnon représentait le cordon ombilical qui le raccordait à jamais à son enfance. C'est pourquoi, telle une relique, il trônait en haut de la bibliothèque, à la place d'honneur.

Sans ami ni vie sociale, Max avait continué son petit bout de chemin dans les mots. Toujours plus gourmand et plus exigeant à mesure qu'il grandissait avec eux, il avait acheté des cargaisons de livres qui, aujourd'hui, régnaient pêle-mêle ça et là, occupant chaque mètre carré de chaque pièce. Ici tout meuble et tout objet était banni. Celui qui désirait s'asseoir n'avait qu'à choisir un livre suffisamment volumineux et souple pour satisfaire ses fesses douillettes et redoutant l'escarre; par exemple le Journal des Goncourt ou la saga de la Comédie humaine. Même chose pour la table ; il suffisait d'empiler quelques centaines de livres, si possible de la même dimension pour éviter les dénivellations, puis de les couvrir avec une nappe, et le tour était joué. C'était tout de même un honneur que de déjeuner ainsi, toutes générations confondues, à la table d'un Victor Hugo, d'un marquis de Sade, d'un Jean Cocteau, d'une madame de La Fayette ou d'une Marguerite Yourcenar !

Mais Max n'avait pas seulement contracté le virus du lecteur. Entré en écriture à l'âge de quatorze ans, il s'était livré corps et âme à cette maladie de l'écrivain qui vous use à la fois la pointe de la plume et les semelles de la pensée, bien décidée à ne plus vous lâcher une fois qu'elle vous a attrapé. Levé à l'aube et couché presque à l'aube, il passait des journées entières à noircir le plus de blanc possible. C'est qu'il n'était pas un écrivain en carton-pâte notre Max, ah ça non ! Taillé dans la racine même du mot, il savait que sa vie tenait moins à un fil qu'à une lettre ! Néanmoins, cette relation avec l'écriture était loin d'être simple. Tantôt victime, tantôt bourreau, il naviguait toujours entre ces deux états. Victime parce qu'il mettait son nez dans un univers impitoyable où le verbe, tortionnaire, ne se gênait pas pour le faire attendre, le mitrailler, le maltraiter, le saigner à blanc, faisant de lui un souffre-douleur idéal. Bourreau parce qu'il avait, lui aussi, son mot à dire, le mot du verdict ! Une rature et c'en était fini; le mot était tué sur-le-champ, mis au placard des morts susceptibles de ressusciter. Assignés au tribunal de grande instance, ces derniers étaient jugés coupables ou non coupables d'exister sur la page. Aussi, cet art sacré et ambivalent jusqu'à l'extrême pouvait vous pousser dans vos derniers retranchements comme il pouvait vous attribuer la puissance d'un despote, si possible éclairé, et régner avec un zèle sans relâche sur ces petits signes apparemment anodins mais capables de détrôner un roi. Quoi de plus redoutable

que les mots, qui vous retournaient l'âme, dérangent vos habitudes de pensée, cassent le verre déformant de votre regard, jettent la zizanie dans vos principes, crachent dans la soupe de vos idées, creusent partout des trous dans votre esprit pour lui faire voir le monde tel qu'il était vraiment : un monde changeant avec autant de visages qu'il y a d'hommes sur terre; un monde toujours fragile et menacé parce que vivant et en marche vers l'inconnu ? Non, on ne passait pas impunément par les mots et il fallait accepter ce pacte avec eux ; pacte diabolique susceptible de vous exposer à la fournaise du bûcher mais aussi alliance indéfectible qui vous réunissait pour le meilleur et pour le pire, consacrant ainsi les liens sacrés du mariage.

Devenu maître en écriture, Max en était devenu l'esclave. Rien ne pouvait véritablement l'intéresser excepté le mot. Le mot qu'il fallait chercher et qui n'était jamais là quand on avait besoin de lui ; le mot qui se jouait de vous, vous frôlait les oreilles puis repartait aussitôt à tire-d'aile ; le mot qui vous prenait pour un chat en train de courir après la souris, qui vous narguait, vous ricanait au nez, ne vous laissant que l'écho de son rire; le mot qui complotait contre vous, vous courtisait sans relâche, déballant le grand jeu...

C'est qu'il en connaissait un bout, sur les mots... Un petit bout, certes, mais quel humain pouvait se targuer d'en faire le tour ? Vouloir faire le tour d'un mot, c'était vouloir faire le tour de l'univers, sonder l'insondable, épuiser l'inépuisable, en finir avec l'infini... Et puis, que valait une vie humaine au regard d'un mot ? Dans la balance son poids ne pesait pas plus qu'un moucheron, l'aile d'un moucheron ou la fibre de l'aile d'un moucheron. A côté d'un mot, tout le reste était vanité des vanités ! Poussière qui retournerait à la poussière ! Friandise ou queue de cerise sur le gâteau ! Le mot, lui, resterait debout, sur le champ de bataille ; debout parmi les morts, devant l'Eternité. Infaillible, inflexible, il aurait toujours le dernier mot !

Tant pis pour les autres, tant pis pour l'existence ! Max avait installé entre lui et le monde une frontière construite avec les lettres de l'alphabet où, cloîtré dans sa maison, il pouvait en réalité goûter à l'ivresse d'une certaine liberté et s'aventurer dans un dédale de signes aussi touffu que la forêt vierge. Tel un singe sautant de liane en liane, il s'élançait de mot en mot, laissant derrière lui un Max ou un masque parmi d'autres. Ce vagabondage ailé lui permettait de se découvrir différents visa-

ges et de se regarder, parfois, avec la surprise d'un enfant qui vient d'ouvrir une vieille malle poussiéreuse lui révélant des trésors... Miroir ou ligne de fuite, l'écriture lui offrait tout l'éventail des possibles et il aimait se déguiser en empruntant, pendant quelque temps, l'étoffe et l'habit d'un de ses personnages. C'était tellement plus amusant que la vie que d'occuper ainsi l'existence précaire de ces hommes, sortis tout droit de son imagination, et de vivre et mourir avec eux pour renaître avec d'autres. Car, pas question de les laisser continuer à vivre sans lui et de leur ôter les chaînes à ces petites créatures ! Qui sait ? Elles en auraient peut-être profité pour changer de sexe ou vendre leur âme au diable ou à une autre muse... De toute façon, la liberté n'avait rien de bon. Non seulement on en était esclave mais on s'en montrait aussi incapable ! Toujours à se regarder dans le regard de l'autre, à épier le voisin pour faire ou ne pas faire comme lui ! Et le plus souvent à chercher à mouler sa pensée dans le moule collectif afin d'éviter les affres de l'exclusion ! Bref, on singeait le gros du troupeau parce qu'on avait peur de passer pour un original et d'être banni de cette charmante société composée de femmes, d'hommes, d'enfants et d'animaux domestiques.

Max avait toujours fait partie de ces gens qui se tiennent sur le qui-vive et font opposition à tout pour entretenir l'illusion de se garder à soi-même, intègre des doigts de pied jusqu'à la racine des cheveux. Cet engagement à la frontière d'une humanité trop inhumaine à son goût n'avait pas amélioré son caractère qui, avouons-le, demeurait foncièrement exécration, atrabilaire et quelque peu ours. Loin de s'attirer les foules, ce dernier se retranchait derrière les haies de plus en plus hautes de son jardin, servant de mur entre lui et le monde. Et s'il lui arrivait de souffrir de la solitude, il était heureux de poursuivre ainsi son « Grand Œuvre » d'écrivain entre deux repas qu'il se faisait livrer ; l'écriture étant la pierre philosophale qui permettait de transmuter le malheur en bonheur, le bonheur de créer et d'écrire le mot « FIN » pour faire place à une autre histoire et donc à une autre vie.

Cependant, en ce dimanche resplendissant où le temps donnait envie de plonger dans le ciel, les mots avaient refusé de venir comme pour signifier qu'ils préféreraient s'accrocher à ce bel azur. Quelle idée aussi d'aller s'enfermer dans l'obscurité d'un cerveau ou de s'entasser sur les quelques centimètres carré d'une feuille

alors que dehors il faisait si beau. Max se trouva désemparé ; que deviendraient sa pauvre carcasse et sa pauvre maison sans les mots ? Il n'y avait qu'eux pour les faire vivre, braillardes et bavards comme ils étaient ! Il eut beau trépigner, appeler, lancer des incantations, faire la danse des mots, rien à faire. Les mots semblaient s'être donné le mot pour lui échapper.

Guère d'humeur à subir ces « caprices d'enfant », il prit son courage à deux mains et sortit. Aller dans la rue, c'était comme aller dans l'arène ; et cela faisait si longtemps... Mais il fallait bien les retrouver, ces petits fugueurs ! C'était tout juste s'il n'avait pas hésité à s'armer d'un filet à papillons. D'un pas poussif mais volontaire, il se lança donc sur leur piste, dans le fouillis bétonné de la banlieue parisienne. Toute sa hargne semblait avoir glissé jusqu'à ses pieds tant son pas était décidé. Rien ne pouvait l'arrêter, ni la chaleur accablante, ni la poussière qui s'agrippait à son pantalon comme en guise d'avertissement... Ses yeux furetaient partout et un passant attentif l'aurait sans doute pris pour un fou mais celui-ci ne voyait personne, trop occupé à chercher les mots comme un chercheur d'or, des pépites. Il marchait, marchait, marchait... Rien à l'horizon, rien sur les toits, rien sur les trottoirs, rien dans les caniveaux, rien sur les murs, à part quelques graffitis obscènes ou trop vulgaires pour y reconnaître ses mots. D'ailleurs, il n'appréciait guère ce genre qui s'affichait au su et au vu de tous, ces espèces de satyres qui mettaient leurs fesses à l'air ! Ces mots-là ne méritaient aucune attention ; c'était de la racaille de voyous, de la seconde zone, de l'exhibitionnisme... C'était tout sauf des mots ! Fourbu, il dut s'asseoir un moment sur un banc et en profita pour éponger son crâne dégarni du revers de sa manche. « Aujourd'hui on ne m'aura rien épargné » lança t-il aux toits comme s'il avait voulu les prendre à témoin. « Et regardez moi ce soleil qui ricane, je ne lui ai rien demandé, moi, à ce soleil ! C'est pas lui qui va m'écrire mon livre ! ». Tout en maugréant ainsi, il faisait des tourniquets avec sa canne et qui s'approchait du banc, devenu propriété privée, devait faire un large détour pour ne pas s'exposer aux coups de cet engin diabolique tournant tel un moulin fou sous le vent de la colère. Max tonnait et salivait de plus belle maintenant ; les mots se bousculaient sur ses lèvres écumeuses, se poussant les uns les autres, se dévorant entre eux. On n'entendait plus que des syllabes, des bribes de syllabes, des bribes de bribes de syllabe. Ce n'était plus des mots qu'il expectorait

mais un salmigondis de lettres que l'on recevait comme un crachat à la figure. Attirés par ce spectacle insolite, les gens s'attroupaient devant le banc et riaient à belles dents tout en gardant une distance de sécurité : qu'il était drôle ce vieux monsieur, tiré à quatre épingles, en train de dire n'importe quoi et de faire la majorette avec sa canne ! C'est qu'il semblait en vouloir à la terre entière, cet honorable monsieur aux dix cheveux blancs, et même au ciel ! Et puis il vous faisait de gros yeux, des yeux comme des boulets de canon ! Heureusement, ce monologue alla en s'appauvrissant pour ne plus devenir qu'un mince filet de mots qui ressemblerait bientôt au silence. Lassée, la foule se dispersa tandis que Max se leva en tremblotant, fit quelques pas puis, pris de vertige, alla s'affaler sur le rebord d'une fenêtre ouverte.

Une dame était accoudée là, qui l'observait avec un regard hésitant entre la méfiance et la curiosité. Dans son malaise, il ne l'avait pas vue et fut donc tout interloqué quand il entendit une voix féminine mais rauque l'interpeller: « Ca ne va pas, vous vous sentez mal ? ». Ce dernier, qui n'avait pas parlé à une femme depuis des lunes et des lunes, fut tout intimidé. « Ce n'est rien » s'entendit-il dire, « La chaleur simplement ; on dirait que ce Diable de soleil m'a pris en grippe ! ». Entre deux âges, les paupières tombantes, l'œil torve, les cheveux plus sel que poivre, celle-ci n'inspirait ni le grand amour ni la sympathie. Néanmoins, elle était pour le moment son seul salut, son mirage devenu réalité.

La concierge, car c'en était une, lui adressa un sourire en biais puis s'empressa de le faire rentrer. Elle vivait dans une pièce exigüe, particulièrement sombre, où un tas d'affaires en tout genre s'amoncelait et se trouvait à portée de main. Dans ce capharnaüm impressionnant, chaque objet semblait avoir été relâché de sa cage comme une bête sauvage à qui on aurait rendu la liberté. A la fois ébloui et effrayé, Max savourait secrètement ce spectacle unique, oubliant presque sa soif. Cette pièce était l'empire des choses, un univers purement matériel où l'homme n'avait pas sa place. Ici, même les objets les plus insignifiants faisaient figure de monarques sévères qu'il aurait été sacrilège de renverser. Qui, en outre, aurait pu avoir l'audace de le faire ? Tout respirait la vie, tout sauf les vivants qui n'avaient plus qu'à se taire et à faire le mort. D'ailleurs, on se sentait toute chose dans cette espèce de boîte à fourre-tout où les meubles, la vaisselle, les bibelots, les magazi-

nes... Ce grand corps inanimé se levait comme un seul homme avec l'air de vouloir vous narguer et d'en imposer.

Max éprouva vite de la gêne, il se sentait observé de toute part, cerné par un escadron de regards prêts à fondre sur lui; des regards aigus, aussi affinés que la pointe d'une perceuse électrique pour creuser des trous dans votre âme et en soutirer les moindres secrets. Planté là comme un arbre, au milieu de ce monde artificiel qui lui paraissait à la fois meuble et aussi dur que la pierre, il commençait à regretter de s'être laissé entraîner par cette laide inconnue. Heureusement, ce moment pénible qui semblait devoir durer des siècles fut interrompu par son hôtesse, lui priant de bien vouloir s'asseoir. Sa grosse voix le fit sursauter; il l'avait presque oubliée tant elle avait le don de se confondre avec ces objets, apparemment si familiers pour elle. Était-elle leur complice, leur cerveau, leur chose ? Difficile de savoir... Peut-être bien les trois à la fois. Il finit par jeter son dévolu sur un large fauteuil en cuir noir un peu lacéré mais qui, à l'œil, paraissait confortable. Après quelques secondes d'appréhension pendant lesquelles il se demanda comment il allait faire pour apprivoiser ce mastodonte, il se laissa finalement tomber et poussa un petit « Ouf » de soulagement. Il avait réussi à dompter ce fauteuil, quelle bravoure tout de même ! En tous les cas, cette première victoire l'amena à penser que tous ces objets ne devaient pas être aussi terrifiants qu'ils ne le laissaient paraître.

Le regard plus serein, Max avait désormais la certitude d'avoir été accepté par ce monde silencieux mais qui en disait long. Il pouvait enfin prendre le temps de se reposer et de jouir de chaque goutte d'eau qu'il buvait. Redevenu lui-même, possédé à nouveau par le divin démon de l'écriture, prêt à toutes les audaces, prêt à assaillir la page blanche, ce dernier avait retrouvé un moral d'Hercule. C'était tout juste s'il ne riait pas de la frayeur qu'il avait éprouvée et s'il ne se moquait pas à tue-tête de tous ces objets, ridicules de laideur, lesquels, à bien réfléchir, ne valaient pas même une miette de pain ! Ah, il avait dû se sentir bien faible pour se laisser prendre à de telles bêtises ! Tout ceci, finalement, n'avait été qu'une gigantesque supercherie construite de toute pièce par cette imagination, maîtresse d'erreur et de fausseté qui, de surcroît, avait attrapé un petit coup de soleil ! Mais le cauchemar était bel et bien terminé et il se jura bien de ne plus se mettre dans de pareils états, surtout pour de vulgaires choses !

La concierge, qui lisait sur son visage comme elle aurait dévoré un roman, remarqua cette métamorphose subite : ce regain de confiance en soi avait redonné de l'éclat aux yeux de ce petit tas rabougri et pitoyable qu'elle avait ramassé devant sa fenêtre. Cet homme chétif, aux allures de gnome propre sur lui et paraissant tomber d'une autre planète, l'intriguait. Et comme ils s'intriguaient mutuellement, ils épiaient mutuellement leurs moindres faits et gestes. La situation devenait pour le moins tendue : la concierge regardait à droite, Max regardait à droite ; elle levait les yeux, il les levait à son tour ; elle l'interrogeait, il répondait par une interrogation. C'est qu'elle commençait sérieusement à l'embêter avec ses éternelles questions de concierge qui semblaient vouloir l'aspirer de fond en comble ; il n'avait pas besoin qu'on fasse le ménage de sa tête que diable !

Il lui fallait surtout de l'air, de l'air au plus vite, même si cet air était pollué. Mais comment s'y prendre pour se défiler sans en avoir l'air ? Il ne pouvait tout de même pas enfreindre les lois élémentaires de la politesse ni bafouer cette hospitalité qu'on lui avait offerte si spontanément ! Tout en s'enfonçant un peu plus dans son fauteuil, Max se mit à réfléchir à la façon dont il allait procéder pour trouver une porte de secours qui fût digne d'un honnête homme. Décidément, la tâche s'avérait difficile ; il n'était pas là depuis cinq minutes qu'il désirait déjà s'en aller ? Cela ferait très mauvais effet. En attendant, il tapotait d'un doigt nerveux le bras de la « Bête » qu'il avait vaincue. La concierge, qui n'était pas née de la dernière pluie, s'en rendit compte : son hôte était agacé, souverainement agacé. Pourquoi ? Allez donc savoir mais il était agacé. Cette brave femme aurait pu l'aider un peu, lui faire comprendre qu'il avait fait son temps de civilité mais non, elle s'obstinait dans son questionnaire fait sur mesure, imperturbable. Qu'importait si elle ne remportait aucun succès, c'était plus l'interrogatoire que les réponses qui la divertissait. En outre, elle trouvait plutôt amusant de voir sa victime s'agiter là, sur son fauteuil, comme un homme qu'on aurait assis de force sur un tapis de fourmis rouges. C'est qu'il en faisait des contorsions et des grimaces, le monsieur ! Et plus elle l'enfermait dans son regard, plus il se débattait, retombant impuissant tel un oiseau aux ailes rognées. Une lutte féroce s'était engagée entre Max et cette petite Gorgone, qui n'avait qu'à jeter un oeil sur lui pour le clouer sur place. Il n'y avait ni or-

dre ni menace ni sommation mais tout cela était dit dans ces yeux préhensiles, prêts à le capturer à tout instant et à tout jamais.

Une bonne demi-heure s'écoula ainsi quand un claquement de porte se fit entendre. C'était le fiston qui revenait d'un match de football, une sorte de grand dadais boutonneux et dégingandé. Celui-ci se précipita sur le frigidaire sans même remarquer la présence d'une tierce personne. Il est vrai qu'enfoncé comme il l'était dans son fauteuil, Max ne faisait plus qu'un avec ce dernier ; sans doute s'étaient-ils mutuellement adoptés. En tous les cas, il ne lui avait jamais traversé l'esprit que cette espèce de sorcière pouvait avoir un fils. D'ailleurs il n'y avait aucune photo pour le laisser supposer. Cette arrivée intempestive était une aubaine pour lui : elle lui offrait là le bon prétexte pour prendre congé de sa geôlière. Ragaillardi à l'idée qu'il allait enfin être délivré, il se leva d'un bond, la remercia pour tout, lui présenta ses respectueux hommages avec une discrète courbette puis partit.

Une fois dehors, Max s'ouvrit à la ville comme un tournesol au soleil. La rue n'était plus son ennemie; ensemble ils partageaient la même gaieté, la même insouciance, le même printemps ! Convaincu que les mots avaient regagné son toit et qu'ils l'attendaient, dociles et frétilant d'impatience, il se mit à voler comme s'il allait à un rendez-vous galant.

À son arrivée, tout lui paraissait beau et presque parfait comme dans un conte pour enfant. Le vieux portail vermoulu ne grinçait plus; ses gémissements lugubres avaient fait place à un chant mélodieux et accueillant. Les volets, d'un bleu délavé, battaient au vent comme pour applaudir à sa venue. Les fenêtres brillaient, tels des yeux grand-ouverts et curieux de regarder la vie. Enfin, le gazon du jardinet avait ses cheveux soigneusement peignés et pomponnés. A croire qu'une bonne fée était passée par là avec sa baguette magique pour faire d'une Cendrillon une Belle-au-bois-dormant ! Rassuré, il baguenauda le long des parterres de fleurs tout en inspirant profondément le parfum littéraire que dégageait cette flore. Quel écrivain n'aurait pas rêvé d'aller cueillir des mots dans son jardin ? Radieux, il se voyait déjà saupoudrer sa page d'écriture de tout ce suc prosaïque. Il tourna donc avec empressement la clef de la serrure et poussa la lourde porte de l'entrée qui, pour une fois, se laissa faire et s'ouvrit tout en musique. Mais là, quelle ne fut pas sa surprise... Les mots étaient revenus, oui, mais ils avaient profité de son absence pour

sortir de la page et virevoltaient dans l'espace, désormais tout gribouillé de noir. Les livres, ouverts au hasard des pages, libéraient une voix ondulant au gré des intonations de la phrase. Était-ce la voix de l'auteur, du narrateur, du personnage ? Il n'en savait rien mais à entendre ces bruyants chassés-croisés, on se serait crû au rendez-vous des gueuloirs ou à un concours international de cris ! Comme ces derniers n'étaient ni classés ni rangés, il y avait un méli mélo sonore qui provoquait fatalement des cours-circuits non dénués de charme piquant. Ainsi Fabrice Del Donno, soldat sur le champ de bataille aux côtés des armées de Napoléon avait subitement atterri près d'un lac, perdu dans la contemplation d'un Lamartine ; de même madame Bovary, qui venait d'ingurgiter le poison mortel et dormait d'un sommeil de mort, se retrouvait - elle soudainement sous les traits d'un d'Artagnan en train de fouetter l'air de son épée. Perdu au milieu de ce monde mi-enchanté mi-burlesque, Max ne savait à quel saint mot se vouer. Pas moyen d'entrer ni d'avancer dans cette drôle de caverne d'Ali-Baba où les voyelles comme les consonnes faisaient des cabrioles dans l'air et étaient prêtes à vous griffer le visage sans vous prêter la moindre attention ! Sa maison était devenue une fosse aux lions, un piège à chauve-souris, une cour de récréation, un carnaval digne de Rio de Janeiro où, manifestement, tous les interdits avaient été levés.

Max dut faire marche arrière et referma la porte ; il se trouva tout penaud, fermé dehors, dans ce jardin où les mots partout s'agglutinaient, s'agrippant aux pétales de fleurs, à la moindre touffe d'herbe, ou escaladant la haie tout en gazouillant à tort et à travers comme s'ils étaient bien décidés à vous percer le tympan.

Tel un noyé qui fixe au loin une bouée, il regarda alors désespérément la rue que d'habitude il n'appréciait guère et qu'il appelait « le ventre des passants » parce qu'elle évoquait pour lui un énorme estomac, tout juste bon à broyer la foule. Quelques minutes de réflexion lui suffirent pour constater qu'il ne lui restait plus qu'une seule chose à faire : franchir à nouveau cette barrière, mais cette fois-ci en devant sans doute se résigner à un aller sans retour puisque les mots l'avaient bauté hors de son royaume, là-bas, de l'autre côté de la tranchée, sur ces lignes qu'il avait toujours appelées « lignes ennemies ».

Oui, désormais, l'ennemi comme l'ami avait changé de visage et il eut beau se torturer l'esprit, il ne voyait pas d'autre solution que de retourner chez cette femme ;

elle, la seule personne sur terre susceptible de le sauver, encore une fois, et qui peut être le protégerait... Elle qui, avec ses montagnes de bric à broc, avait créé une sentinelle capable de monter la garde jour et nuit et les défendrait contre ce monde vorace... Elle, sa sœur d'armes et peut-être d'âme, qu'il avait finalement trouvée malgré lui alors qu'il approchait l'hiver de sa vie ; elle avec qui il ne lui restait plus qu'à finir le seul grand livre qui valût la peine d'être écrit et d'être lu, le livre de l'existence. Après tout, tant qu'on avait encore un pouls, un cœur, une tête et des jambes, tant qu'on avait tout cela, on pouvait bien tomber la veste de l'écrivain et pour une fois, ne serait-ce qu'une seule fois, essayer d'être un homme, un vrai, en l'occurrence, un homme avec une femme...

FIN



Michel Rebetez

*En hommage à Emily Dickin
son pour son poème 'How many flowers fail in wood...' (n°534)*

A Evelyne

EMILY

Emily écoute , hors du temps, solitaire,
La mélodie du monde , les plaintes de la terre.
Nul ne peut l'approcher , et personne n'entend
Les soupirs de la fleur , les grâces de son chant .

Orchidée lointaine , et pourtant toujours là,
Tu ne sais ta splendeur . Le vent t'emportera .
Espoir toujours fuyant , il restera ta trace :
Cette lueur au loin , éternelle et fugace .

C'était la Dame blanche , en quête d'harmonie,
Elle défiait le néant , elle imaginait Dieu .
De l'oiseau à l'étoile , elle recréait les cieux .

Dans nos rêves demeurent , l'immobile voyage,
La lumière lointaine , l'improbable visage ,
La fleur gardée secrète , et l'ombre d'Emily.

ILLUMINATIONS

Mille feux s'allument dans l'ombre profonde.
La ville, seule, respandit. Parure de la nuit,
Magie des soirs d'hiver, elle efface le monde:
Les étoiles s'éteignent et mes rêves s'enfuient .

La ville, seule, respandit: parure de la nuit,
Séduisante prison , aux limites de feu .
Les étoiles s'éteignent et mes rêves s'enfuient.
Ebloui , j'ai perdu le reflet de tes yeux.

Séduisante prison , aux limites de feu ,
Ce chatolement m'afflige , mes rêves sont ailleurs.
Ebloui , j'ai perdu le reflet de tes yeux .
Je n'aimerai jamais cette triste splendeur .

Ce chatolement m'afflige, mes rêves sont ailleurs.
Que reviennent les ombres, l'enchantement du soir !
Je n'aimerai jamais cette triste splendeur.
Ton regard est en moi, fulgurant, dans le noir.

LE FEU

Parcelle d'univers, évanescence spirale,
Flamme dans le temple, captive des vestales,
Feu sacré, mais esclave, tu brises les prisons,
Toi, brasier terrifiant, toi, présent d'Apollon.

Volutes radieuses, on te croit notre alliée,
Mais, conquête fugace, tu gardes ta fierté.
Étoile capturée, au pouvoir infini,
Reste la compagne de toutes nos folies !

Aurore boréale, ou enfer des démons,
Spirale enchanteresse et troublante passion,
Tu es mon extase, mon rêve ténébreux.

Caprice de lumière, songe de liberté,
Prémisse du néant, ou bien d'éternité,
En toi est mon amour, arabesque de feu.



Xavier Bordes

PAR LA GRÂCE DE L'AMOUR

Cette beauté son masque constellé d'une joaillerie d'aurore
c'est lui qu'il te fallut briser pour accéder à ton amour

Ta vie n'était qu'un miroir maladif où se dessinait une ombre
en forme de Joconde sur fond de nostalgie bleutée

Elle apportait comme une mer sur la rive du jour ses géodes
compactes qu'il te fallait briser

Pour accéder aux violettes cristallisations d'énigmes mûries dans la
nuit parmi de longs silences fièvres et souffrances

Une endurance te brûlait parmi les gravats étincelants auxquels tes
yeux se déchiraient comme à une aubépine en fleur

Des musiques rêvées tournaient dans l'air suspendues ainsi que les chevaux
dorés de St Marc au-dessus des canaux

Des pavots géants s'ouvraient ainsi que des hublots au flanc d'un
édifice d'air pur lâchant des gifles embaumées jasmin rose
giroflée

Des filles vertes aux langueurs de sirènes grimpaient sur le
point du voilier chantant des choses interdites

Seins purs qui te fixaient longs cheveux glauques reflets de
rivières triangle obscur de varechs noirs dont

Si l'on attardait son regard on devinait la fente écarlate fuyant
entre les fuseaux des longues cuisses argentées odeur d'iode
et de poissons fulgurants

Cette fraîcheur d'altitude marine émanant du masque brisé en
mille coquillages éparpillés sur la grève du coeur

Où ton amour allongeait son ombre mise à nu au-milieu des envols
de la poussière siliceuse et de la pourpre royale
du soleil couchant.

CONSÉCRATION

Une fois la beauté brisée lorsque pourpre on voit nu palpiter
le coeur au dessus des fragments du masque d'or la lumière
se reforme

Devient l'intelligence d'une autre vie qui se ramifierait dans le ciel
comme les arbres roses que l'automne a dépouillés de ses
feuilles cuivrées

Non point «d'angoisses métaphysiques» et autres avatars des
anciennes superstitions que certains se racontent prétextes à
d'abusives beuveries

Plutôt une clarté ressemblant à des millions de clochettes blanches
avec le parfum des muguet de mai qui s'allie au visage
de celle qu'on aime

Et comment faire alors pour échapper au bonheur pour
échapper à la liberté pour échapper à ce poignement au fond
de soi

Qui vous coupe le souffle à chaque inflexion de la voix aimée
à chaque clin d'oeil du sommeil dans la nuit à chaque

sourire gonflant de belles lèvres pour un baiser au goût
d'éternité

Avec un bruit de source le poème alors court sur la mousse de
l'amour s'étale sur la page blanche à la manière d'une
chevelure liquide le corps des lettres fusionne avec le corps
du monde

Et toute chose devenue infiniment précieuse aussi se présente
comme témoin d'une aventure immaîtrisable en assumant
l'effigie d'une origine enfouie.

Paris. Juin 2001-juin 2011